OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE

ET

SAINT-DOMINGUE.

Tome Troisième.

A PARIS,
CHEZ JULES LEFEBVRE ET Cie.,
LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 18.

1830.

TOIRE POPULAIRE DE LA FAMILLE ONAPARTE, de 1660 à 1830, 1 vol. in-18, portraits. 1 fr.

HEIM HEISTER, roman inédit de Goë-e, traduit de l'allemand par Th. Toussenel, vol. in-12. 12 fr.

DITIONS DU TEMPS PASSÉ, traduites l'allemand, par feu M. l'abbé de l'Écluse.

En vente :

LF DE DACHSBURG, 5 vol. in-12. 15 fr.

MENS D'HOMME ET FIDÉLITÉ DE EMME, 3 vol. in-12. 9 fr.

Sous presse :

FANT TROUVÉ D'EGISHEIM.

.-A. HOFFMANN. Œuvres complètes, duites de l'allemand par M. Théodore ussenel, et par le traducteur des romans Veit Wéber, 16 vol. in-12. Prix de chaque lume, 3 fr.

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE.

BOURGES, IMP. DE Mme. V^e^. SOUCHOIS ET COMP^e^.

RPJ

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE,

APRÈS 1794 ET EN 1815.

MÉMOIRES CONTEMPORAINS

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

Par E.-M. Masse.

TOME III.

Historia quoquo modo scripta!
C'est pourtant de l'histoire, de quelque manière que cela soit dit!

PARIS,
JULES LEFEBVRE ET Ce., LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 18.

1830.

RPJCB

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE.

CHAPITRE Ier.

PRISE DE POSSESSION DE MON ÉLYSÉE. — DESCRIPTIONS.

Ce fut le 1er. avril de l'an 1805, que nous prîmes possession de notre Élysée. La journée était magnifique; jamais le ciel ne dora d'un plus heureux présage

l'aurore d'aucune entreprise. Les lieux charmans où je comptais finir mes jours, m'offraient plus de beautés encore, et des beautés plus touchantes que la première fois. Je m'enivrais de l'extase où Fleurette se montrait plongée, et les ravissemens de l'amour ajoutaient leurs grâces ineffables aux pompes merveilleuses de la nature.

Nous fîmes notre premier repas sous le même grand arbre qui nous avait ombragés, don Pedro et moi. Philippe mangeait ordinairement avec nous; cette fois, la présence d'un autre noir lui donna des scrupules de déférence : il prit sa portion et alla s'établir avec l'étranger à quelque distance. Je le rappelai; il me répondit qu'il était ancien et qu'il n'ignorait pas ses obligations. Mais,

tu peux bien, lui dis-je, t'asseoir à côté de moi, puisque je m'assieds à côté de ta fille! — Ma fille, répliqua-t-il, en épousant un blanc, est devenue son égale. . . . . Et le bonhomme ne voulut pas se rapprocher de nous ; il en fut de même, tant que son compagnon de travaux resta à l'élysée.

Je m'aperçus que la délicatesse de Philippe venait de faire sur la pauvre Fleurette une impression fâcheuse ; un nuage me parut traverser tout à coup son esprit, comme on voit quelques restes d'un orage lointain passer et flotter un moment au-dessus de nos têtes dans un beau jour d'été. Je compris tout de suite sa peine, car elle me parla des États-Unis, de cette nation trompeuse, comme elle l'appelait avec assez de justesse, où

les lois promettent au peuple une parfaite égalité, tandis que les individus se réservent et s'arrogent tant de distinctions orgueilleuses et de manières tyranniques. Plusieurs circonstances de l'état des noirs dans ce pays, circonstances auxquelles je ne croyais pas qu'elle eût jamais pris garde, furent citées par elle. Le mépris dont les Américains du Nord accablent tout être humain qui provient de la race africaine, était à ses yeux plus cruel encore que les plus mauvais traitemens usités chez d'autres nations blanches. Elle avait vu des sauvages hideux couverts de haillons et de vermine, entrer dans le palais des gouverneurs, et s'asseoir avec la plus grande aisance et une parfaite liberté à leur table ; tandis qu'un noir, fût-il tout cousu d'or, eût-il rendu les plus grands servi-

ces à l'état, devait sortir d'un bal donné par des femmes de sa race, sitôt qu'il s'y présentait un blanc, le plus inutile même et le plus vil!

Comme, avec elle, ce n'était pas un sûr moyen de repousser une idée que de la combattre, je lui dis que, dans cette région d'égalité et de liberté, les blancs même voyaient les plus odieuses distances s'allonger entre eux, quoiqu'ils appartinssent au même sang; que si, à Philadelphie, par exemple, neuf à dix mille noirs ou mulâtres, tous libres et ayant droit, par leur fortune, de voter dans les élections, ne s'y présentaient jamais, c'était par suite de la quarantaine où on tient leur race; d'un autre côté, dans cette Amérique tant prônée, jamais un pauvre soldat blanc ne devient officier; le

président des États-Unis choisissant à son gré les lieutenans, les capitaines et même les colonels, parmi les *gentlemen* du pays, qui souvent n'ont pas même acquis la moindre instruction préliminaire.

Les choses humaines, ajoutai-je, sont ainsi pleines de contradictions détestables. Ne cherchons à nous rappeler ce que nous avons vu d'injustice, de méchanceté parmi nos semblables, que pour nous estimer d'autant plus heureux d'être arrivés dans cet asile, où nous pouvons en braver, non-seulement l'atteinte, mais encore le spectacle. Quand je songe à tout ce qui frappa douloureusement mes yeux dans ma patrie, devenue la proie d'un féroce étranger, et dans ce pays de France, déchiré si

long-temps par d'épouvantables discordes, quel sentiment d'aise et de paix se glisse dans mon cœur, au sein du calme et de la tranquillité profonde qui règnent en ces lieux ! C'est une courte joie, ô ma Fleurette, que celle que les hommes donnent et reçoivent. La joie du monde est toujours accompagnée de tristesse ; la joie des gens de bien est en leur conscience, et non pas en la bouche du premier venu qui songe à parler d'eux. Soyons ce que nous sommes ; car nous ne pouvons être plus que ce que nous sommes devant Dieu qui nous a faits. Pourquoi mettre sa paix à ce que peuvent dire les hommes ? Soit qu'ils interprètent bien ou mal nos actions, et de quelque manière qu'ils s'avisent de classer notre race et notre fortune, cela ne fait point que nous soyons autres que

cette image de nous-mêmes qui nous est présentée par la conscience. Fleurette, aucun accent de ce monde qui te fesait mal ne parvient ici jusqu'à nous; le murmure de ces eaux bondissantes, le chant de quelques oiseaux qu'elles attirent, et qui luttent de gazouillement et de vivacité avec elles, ne doivent-ils pas nous faire oublier tous ces bruits, tous ces cris de ville, quelquefois si discordans et si durs, au moral comme au physique? Vois, mon amie, le beau *palma-real* qui s'élève sur cette pointe isolée; ses longues feuilles que la brise fait ondoyer avec majesté, avec grâce, ne semblent-elles pas proclamer notre triomphe? Vois encore cette rangée de miraguamas (1), à l'éventail si grêle, dont les feuilles d'un

(1) Espèce de palmiers en éventail.

blanc argenté en dessous, donnent des reflets de lumière si beaux, et qui, à travers leurs ondulations molles et délicates, nous laissent apercevoir avec tant de charmes le bleu foncé d'un ciel pur! N'est-ce pas une image du bonheur qui nous attend ici, et auquel nous ne pouvions atteindre qu'après avoir surmonté des obstacles aussi légers maintenant pour notre mémoire que le sont à notre vue les feuillages les plus découpés et les plus mobiles ?

J'étais sûr de réussir auprès de Fleurette en lui présentant de pareilles images, toutes les fois que son imagination extrêmement vive, mais poétique, donnait des inquiétudes à ma tendresse ; car, si on la voyait saisir, avec une fatale promptitude, tous les sujets de peine, véritable

enfant gâté de l'Afrique, elle ne se laissait pas entraîner moins rapidement à toutes les distractions de l'esprit. Son cœur seul était toujours le même.

Le reste de cette demi-journée fut diversement employé. Les deux noirs firent leur *ajoupa*. Une petite butte d'un terrain sec et maigre où s'élevaient quelques aloès, quelques agaves roides et bleuâtres, aussi tristes que des colonnes au milieu d'un désert, fut l'emplacement qu'ils choisirent. Quatre de ces aloès, sans quitter le sol aride où ils aiment à vivre, servirent de piliers. Des lianes et des branches d'arbres entrelacées, formèrent une manière de murs latéraux et de toiture. Puis, quand ce travail fut terminé, les deux noirs se mirent à parcourir les hauteurs voisines, marquant

les arbres qui, par leur dureté naturelle, autant que par leur gîte dans un lieu escarpé, propre à les durcir davantage, paraissaient convenir le mieux à la construction de notre case; c'étaient le palmiste, le barata, et surtout l'acomat qui, enfoncé dans la terre ou exposé à l'air, se conserve long-temps, sans que les vers le rongent ou qu'il soit pourri par l'humidité. Le compagnon que j'avais donné au père de Fleurette s'occuperait le lendemain d'abattre la quantité de ces arbres jugée nécessaire; Philippe devait aller à Matanzas rendre deux mules que j'avais louées pour notre voyage, et m'apporter, en nombre assez considérable, des drageons de bananiers qu'on m'avait promis.

A quelques pas de l'endroit où je

comptais élever la case, se présentait un terrain merveilleusement disposé pour une bananerie; cette ressource principale du petit habitant, ce verger qui, sans attendre aucun pénible soin, fournit à l'homme une manne qui ne rassasie jamais. Une portion de terre noire se trouvait enfermée comme une petite île, beaucoup plus longue que large, entre deux filets d'eau courante, qu'il m'était facile de diviser encore et de répandre à volonté dans la plantation future.

Ne cherchant à dépouiller le sol que pour lui donner une parure nouvelle, je me mis à l'ouvrage avec ardeur, aidé par Fleurette, qui ne pouvait contenir sa joie de se livrer ainsi à de rustiques travaux, pour l'ordinaire si doux, quand ils ne sont pas forcés, et qu'on y porte

des mains libres. Elle ne manquait pas de mettre à sécher les grandes herbes et les lianes dont nous débarrassions le terrain; c'était, disait-elle, une provision pour le feu habituel de la nuit, ce compagnon des veillées du nègre, quand il est aux champs, ce doux ami de Guinée et de Saint-Domingue, que son père aurait tant de plaisir à retrouver.

Le lendemain, quand Philippe fut de retour avec notre cheval, le terrain était entièrement prêt à recevoir les rejetons de bananiers, qui bientôt par la forme noble et le vert luisant de leur immense feuillage, par leur grosse masse de petites fleurs blanches accouplées et que surmontent à distances égales de grandes coquilles violettes, embelliraient le voisinage de ma cabane solitaire, tandis

que leurs fruits, dont une terre humide est si prodigue, viendraient couvrir ma table frugale, sur laquelle en même temps je verrais leurs larges feuilles me tenir lieu de serviettes et de nappe, comme chez la plupart des créoles.

Avec des drageons de bananiers, Philippe avait mis dans le *séron* (1) un choix de patates et d'ignames, productions végétales qu'il n'était pas moins utile de multiplier; et, quand j'eus confié toutes ces choses au sol le plus propice, à l'exposition la plus favorable, le cercle de mes espérances de cultivateur commença.

(1) Espèce de grand bissac de jonc ou de feuilles de palmier, qu'on met sur le dos des bêtes de somme.

Plus tard, je semai quelque peu de riz, au voisinage de mes bananiers. Philippe, quand vint la saison des pluies, enfouit des boutures de manioc, aux lieux où la terre étant à la fois moins basse et plus divisée, ne gardait que peu d'humidité; et s'étant procuré des pois d'Angole, assez peu communs encore dans l'île de Cuba, quoique très-sains et très-nourrissans, il en fit croître au milieu des escarpemens les plus stériles: cet utile arbrisseau, qui s'élève à la hauteur de quatre pieds, était propre à déguiser, par son élégant feuillage, la nudité mélancolique des rocailles, et, dans ses fleurs légumineuses, d'un jaune tendre, disposées en bouquets aux extrémités des rameaux, il devait rendre un jour à l'imagination du père et de la fille quelques tableaux effacés, quelques

paysages autrefois ravissans du pays natal.

Les arbres qui nous étaient nécessaires furent bientôt abattus. Les deux noirs s'occupèrent alors de les débiter en planches; et moi, toujours en communauté de travaux avec Fleurette, j'appropriai le terrain où notre petite case tant désirée allait s'élever. Or, il arriva que j'eus à faire un changement à la disposition primitive que don Pedro Mayoli avait combinée avec moi. Parmi les lianes qui étaient fort hautes et fort touffues en ce lieu, nous trouvâmes un rejeton de palmier-jagua : la nature a prodigué toutes les beautés de forme à cet arbre, dont les tiges élancées et lisses, atteignant une hauteur de soixante à soixante et dix pieds, s'élè-

vent en portiques au-dessus des forêts équatoriales, et contrastent d'une manière surprenante avec l'épaisse ramée et les ombrages profonds du ceiba. Il n'est pas de couvent, dans l'Amérique espagnole, dont l'enclos ne renferme quelqu'individu de cette famille végétale, ou quelque pirijao, non moins beau, et dont les feuilles pointent également vers le ciel. Ces arbres ajoutent je ne sais quoi de grand et de religieux à la forme extérieure d'une église et des bâtimens d'un monastère, à peu près comme ces dattiers stériles et ces pins d'Italie, qui donnent une expression si singulière aux ruines de Rome, et comme ce palmier de Délos, qui s'élevait à côté des murs consacrés aux dieux, et dont la vue excita chez Ulysse un transport d'admiration, auquel plus tard il se plut à com-

parer l'ineffable charme que la présence de la belle reine d'Ogygie offrait à son cœur.

Je dis à Fleurette : Épargnons ce palmier, il fera un jour le plus bel ornement de notre demeure. Nous serons déjà vieux, me répondit-elle, quand cet arbre commencera d'étaler à nos regards toute sa beauté!

Il est des paroles qui se trouvent par la suite tellement en opposition avec la destinée des êtres chéris auxquels on les entendit prononcer, qu'elles finissent par porter à notre âme une impression ineffaçable de tristesse, soit qu'elles nous aient ému à l'instant même, ou que les événemens postérieurs nous les aient rappelées. Ces mots tout simples de Fleurette, qui alors ne réveillèrent en moi que le désir de

passer auprès d'elle de longs et paisibles jours, se représentent depuis long-temps à ma mémoire avec des retours bien amers. Hélas! cet arbre, que nous respectâmes, doit être maintenant parvenu à quelque notable portion de la magnificence que les ans lui donnent, et son bel ombrage ne s'est point accru pour nous; et nos yeux ne suivent point ses palmes dirigées vers le ciel; et si le sort me ramenait à la place où il s'élève triomphant et superbe comme un arbre d'espérance et d'immortalité, ce serait à son pied seulement que mes regards voudraient atteindre, à son pied où repose loin de moi tout ce qui donnait du prix à ma vie!

Par les nouvelles dispositions que je fis sur le terrain, le palmier, ainsi dé-

couvert, put croître librement à l'un des côtés et à quelque distance de la case ; c'est ainsi qu'on voit chez les Orientaux une sorte de piété envers les arbres, forcer l'homme qui se bâtit une maison à ne point priver la place qu'elle doit occuper des beaux ombrages qu'il y trouve, dût-il, à cette fin, ménager au tronc un passage au milieu des murs ou même à travers la toiture.

Le jour qui vit achever notre construction, je mis en terre quelques noyaux de tamarin, bel arbre qui, originaire des montagnes du Guzarate, se trouve aujourd'hui répandu dans toutes les régions chaudes, et dont les siliques, pareilles aux gousses de nos fèves, fournissent, par une acidité que tempère un goût agréable de sucre, une infusion rafraî-

chissante et salubre. Je réservai, par la suite, celui des jeunes pieds qui prospérait le mieux. En quelques années, il me donna un charmant ombrage, sous lequel j'ai vu une enfant pleine de grâces et de vivacité me sourire, sourire à sa mère, et se livrer à ces petits jeux qui commencent le cours des occupations plus sérieuses, mais non moins vaines de la vie. Combien de fois, dans mes heures de loisir, assis au-devant de ma case, à l'ombre légère de mon tamarin, et fumant avec toute l'indolence d'un Osmanli ou d'un Créole, je formai des rêves de bonheur pour les objets qui m'étaient chers! Ces objets, mes rêves et ce peu de fumée qui m'amusait alors, tout s'est également évanoui!

CHAPITRE II.

PARTICULARITÉS DU CARACTÈRE DE FLEURETTE. — DÉTAILS SUR L'ÎLE DE CUBA.

La cabane, une fois terminée, j'allai prévenir mes bons amis de Jaruco : nous convînmes du jour où ils viendraient me voir; l'épouse de don Pedro, qui avait entendu son mari vanter la beauté du vallon où j'avais établi ma demeure, témoigna

quelque désir de le visiter. Je l'invitai à suivre ce jour-là son époux.

Fleurette, à qui j'appris le dessein de cette dame, parut en éprouver quelque souci. Les femmes blanches, dit-elle, sont moins dépouillées de préjugés que les hommes : nous surtout, pauvres noires, nous sommes pour elles un objet odieux. — Il y a pourtant une exception à faire, lui répondis-je. — Oui, en faveur de ma bien-aimée marraine ; mais c'était une sainte !

Je ne sais pas si les femmes blanches sont moins dépouillées de préjugés, mais il serait bien difficile qu'elles eussent autant de cruauté que certains blancs. Le noir que j'avais loué et que j'emmenai avec moi à Jaruco pour le rendre à ses maîtres, m'avait conté, chemin fesant,

son histoire, ce dont les pauvres esclaves ne s'avisent guères, si ce n'est entre eux ; mais Philippe m'avait probablement fait connaître, et l'on eut avec moi une assurance que d'autres blancs n'auraient point inspirée.

Il me raconta donc, entr'autres choses horribles, qu'on l'avait embarqué sur un navire négrier anglais, ayant quatre cents esclaves à bord; lequel navire donna sur un bas fond, à une demi-lieue de trois petites îles voisines de la pointe *Morant*, à la Jamaïque. Les officiers et l'équipage, se voyant dans l'impossibilité de sauver le navire, descendirent dans les chaloupes, y mirent leurs armes ainsi que des provisions, et débarquèrent sains et saufs à l'une de ces îles. Ils y passèrent la nuit. Le lende-

main matin, ils s'aperçurent que le navire était encore entier, et que les esclaves, ayant brisé leurs fers, avaient construit des radeaux sur lesquels ils venaient de placer les femmes et les enfans. L'intention de ces malheureux Africains n'était probablement que de sauver leur vie; mais leur approche inspira des craintes. Les radeaux se dirigeaient vers l'île, chargés des femmes et des enfans, tandis que les hommes nageaient autour, veillant sur les êtres chéris qu'ils avaient confiés à quelques planches. On attendait qu'ils fussent à une distance convenable du rivage. Alors on fit pleuvoir sur eux un feu continuel des armes qu'on avait emportées, et on en tua trois cent soixante-six. Le peu qui échappa à ce massacre fut vendu à Kingston de la Jamaïque, d'où celui qui me contait ce

fait, en changeant plusieurs fois de maîtres, était venu dans l'île de Cuba.

La segnora Mayoli, malgré sa promesse, ne suivit point son mari. Ce fut, pour Fleurette, un sujet assez fâcheux de peine ; cette absence pouvait être regardée par elle comme le résultat offensant de réflexions venues après coup. Le brave don Pedro s'aperçut facilement de l'effet produit sur Fleurette par un manque de parole, bien léger, sans doute, mais où l'on pouvait soupçonner quelque chose de plus. Il aurait mieux valu pourtant qu'il ne s'en aperçût pas ; car il mit dans sa politesse envers Fleurette des ménagemens trop visibles pour une femme extrêmement délicate et qui voyait toujours au-delà de ce qu'on lui montrait. Il en est des scrupules de la

politesse comme de ceux de la dévotion : ils sont entourés de dangers où tombent ceux qui s'occupent le plus d'en éviter l'approche.

Le père Félix de Zamora, qui n'avait pas encore vu ma femme, ne lui témoigna pas moins d'égards que don Pedro ; malheureusement la susceptibilité extrême de Fleurette avait été éveillée aussi bien que la générosité chrétienne ou philosophique des deux honnêtes visiteurs ; et, dans les discours qui se tinrent, il eût été mal aisé de connaître si mes alarmes étaient excitées par la disposition fatale que montrait Fleurette, ou par les bonnes intentions qui se laissaient voir chez mes amis.

Le père Félix fut enchanté de la manière dont notre case était distribuée,

et don Pedro, avec un peu de cette causticité patriotique naturelle aux hommes distingués d'une nation en retard, disait : il faut toujours qu'on vienne du dehors apprendre à nos Espagnols le meilleur parti qui peut être tiré des choses les plus communes, des ouvrages qu'ils font tous les jours : voilà une case, et non pas ces grandes vilaines planches d'un bois quelconque, aussi mal jointes que mal plantées, sous lesquelles un *islegno* (1) s'expose à être enseveli au premier coup de vent!

Le bon curé me félicita aussi du choix que j'avais fait d'une aussi belle solitude. On voit bien que vous avez la paix domestique, me dit-il; car sans cela

(1) Insulaire.

vous ne seriez pas venu vous placer ainsi à l'écart de tout, et si loin de ces distractions du monde regardées comme autant d'issues aux chagrins secrets, aux peines de l'intérieur, que trop souvent elles font rentrer dans l'âme, plus acérées, plus piquantes encore. La paix avec les hommes ne vous est pas moins assurée. Qui peut venir vous chercher ici?

Le bon curé se trompait.

Tous deux enfans de l'exil, poursuivit le vénérable religieux, tous deux entraînés loin de votre douce patrie par le bras inflexible du malheur, puisse cette terre, que vous avez préférée, n'être jamais pour vous trop durement étrangère! D'autres y viennent sur la foi de rêves ambitieux et poussés par le démon

insatiable des richesses : peu de ceux-là réussissent, et la raison en est simple. Au lieu de sagesse et d'économie, ils nous apportent des vices, et n'attendent pas, pour les satisfaire pleinement, que la fortune leur fournisse d'abondans moyens : aussi voyons-nous des hommes, venus d'Europe avec de grandes espérances et même avec des ressources qui auraient pu les faire vivre honnêtement chez eux, tomber bientôt dans une pauvreté d'autant plus déplorable, que le vice l'ayant fait naître, elle en conserve les violens désirs et les habitudes funestes. Mais vous, mes enfans, c'est le repos que vous êtes venus principalement chercher, et comment ce repos vous échapperait-il sur une terre qui prodigue avec tant de facilité le nécessaire à ceux qui ne lui demandent pas davantage!

Pour quiconque, en effet, ne voit dans cette vie mortelle qu'un passage à des mondes meilleurs, cette île est une des parties du globe où l'on peut, avec le plus de confiance, dresser la tente du voyage; et même il n'est pas extraordinaire que ce voyage soit assez long. On vieillit lentement chez nous, quand une fois on est acclimaté, et qu'on n'est pas sous le joug de ces passions qui rongent et qui détruisent d'autant plus vîte, qu'elles sont plus abjectes

Le curé procéda ensuite à la bénédiction de notre demeure. Le bon Philippe qui, à Saint-Domingue, fréquentait beaucoup l'église la plus prochaine, voulut tenir le cierge et répondre aux *oremus*. Il s'acquitta de cette fonction avec tout le respect qu'il portait aux choses

religieuses, et tout l'intérêt qu'il prenait au bonheur de sa fille et au mien. J'avais fait des apprêts pour bien recevoir mes hôtes; Philippe était allé la veille à Matanzas chercher des provisions; et une table, honnêtement pourvue, fut dressée dans la cabane que le curé de Jaruco venait de bénir. Le religieux et don Pedro étaient assis, je l'étais déjà moi-même, et Fleurette hésitait d'en faire autant, soit que le caractère sacré du père Félix augmentât en elle sa timidité de femme, soit que le préjugé contre la couleur de la peau ne lui parût pas aussi entièrement effacé dans l'esprit du religieux qu'en celui du capitaine. Le curé la pressa de s'asseoir; Fleurette balbutia quelques excuses; comment, madame, répliqua le père Félix, ne

sommes-nous pas chez vous, et à la campagne !

Il y avait dans ces paroles échappées avec peu de prévoyance à un homme essentiellement bon, quelque chose dont il eut regret presqu'aussitôt. Se levant alors, mais s'abstenant de toute autre parole qui aurait pu, non moins innocemment, porter d'autres blessures, il prit Fleurette par la main et la fit placer à côté de lui. Une larme roula dans les yeux de ma compagne, et moi j'éprouvai un serrement de cœur bien fort, en voyant qu'un étranger se croyait obligé de faire ainsi à mon épouse les honneurs de ma propre table.

Malgré ce début un peu triste, le repas fut charmant. Le père Félix sut éviter avec soin, et sans qu'il y parût, tout

ce qui aurait pu donner encore l'éveil à une susceptibilité malheureuse, et se fit un mérite de déployer, devant un nouveau colon, une infinité de connaissances qui avaient rapport à l'état et aux besoins du pays; car dans les terres espagnoles, c'était encore alors chez les hommes d'église qu'on trouvait le plus d'instruction.

« Tous les germes de prospérité, disait-il, furent déposés, par la nature, dans l'île de Cuba; les productions du tropique et celles de l'Ancien-Monde y peuvent à la fois prospérer, une étonnante variété d'aspects et de terrains favorisant les cultures les plus opposées. Sur les plateaux de Villa-Clara, ouverts au vent du Nord, on a essayé le froment et il a réussi; les juridictions de

San-Juan de los Remedios et de *Puerto-Principe*, renferment des vallées profondes et fraîches, où l'arbre qui produit le cacao trouverait les sites qui lui conviennent. On sait quelles immenses richesses la canne à sucre répand sur les districts occidentaux, richesses bien plus assurées que les trésors du Mexique et du Pérou. La canne de Taïti, qui commence à remplacer la canne créole, promet pour l'avenir des richesses bien plus grandes encore, puisqu'elle donne, sur une surface égale de terrain, un excédant de produit qu'on peut évaluer au tiers. Cet intéressant roseau, d'un vert plus tendre et plus agréable que l'autre, avec des tiges plus grosses et dont les articulations sont moins rapprochées, fut apporté en premier lieu à la Jamaïque par l'intrépide et infortuné capi-

taine Bligh, ainsi que l'arbre à pain, d'abord trop vanté, et qui est loin de valoir le bananier, si rapide en sa croissance et si fécond.

» Les Français de St.-Domingue sont venus donner un essor à la culture du cafier, qui était fort languissante, et on peut leur savoir gré de l'accroissement que ce nouveau produit a donné au commerce ; mais, d'un autre côté, je crains fort qu'ils ne soient venus déposer parmi nous des germes bien dangereux. C'est un peuple que le malheur, à ce qu'il paraît, ne corrige point. On dirait que, par un étrange caprice, les Français cherchent sans cesse à mettre en opposition leurs principes, qu'ils étalent avec audace, et leurs intérêts privés et particuliers, qu'ils se gardent pourtant de sacrifier jamais.

Leurs plus grands seigneurs ne s'étaient-ils pas rangés avec ostentation parmi les adeptes de la nouvelle philosophie, avant cette époque fatale où ils compromirent bien réellement le salut de l'état et du roi, par leur obstination choquante à retenir des priviléges qu'ils avaient paru naguères vouloir abdiquer d'eux-mêmes ? Après qu'on eut renversé la Bastille, où certes aucun de ceux que la prise de cette forteresse fit passer pour des héros ne pouvait craindre de se voir enfermé un jour, ne laissa-t-on pas s'élever, sur tout le sol de la France, des milliers d'autres prisons bien plus terribles, où, au nom de la liberté, furent entassés des individus de tout sexe, de tout rang, de toute classe, qui marchaient ensuite pêle-mêle à l'échafaud au nom de l'égalité ? N'a-t-on pas vu se

débattre dans la fange des clubs, des hommes qui, une fois arrivés au pouvoir, traitèrent leurs anciens égaux avec une morgue, une insolence, un penchant pour l'arbitraire, qui passaient de bien loin les sujets réels de plainte qu'on put avoir jadis, et qui servirent de motifs à la révolution? et les scènes de cette révolution, qui n'étaient point tragiques, n'ont-elles pas offert une parodie continuelle de cet ancien régime tant décrié? En vérité, plus j'étudie les Français qui nous arrivent chaque jour, moins je conçois les grandes choses que leur nation a faites. Il me semble que, pris à part, ils n'ont pas plus d'esprit, de sens et de courage que les individus de quelques autres nations; peut-être même, comparativement à certains peuples d'Europe, sont-ils moins richement

dotés de ces grandes qualités morales qui établissent des distinctions réelles entre les hommes. D'où vient donc en eux cette supériorité qui ne peut être contestée? Ne serait-ce pas qu'ils sont plus marionnettes que leurs rivaux? Il ne s'agirait alors que de tirer plus ou moins habilement le fil qui les fait mouvoir; et comme d'autre part ils sont toujours prêts à honorer l'audace, à se prosterner devant elle, ne voit-on pas que des hommes propres à manier ce fil moteur doivent se rencontrer plus souvent là où toutes les témérités sont plus encouragées? ou bien, si cette comparaison vous déplaît trop, ajouta-t-il en se tournant vers moi, comparez-les à des diamans mal taillés, mais qui, par un certain arrangement, forment un tout qui a beaucoup d'éclat; tandis que

d'autres peuples, diamans beaucoup plus beaux, sont moins heureusement assortis. Les Français feront toujours de grandes choses avec le despotisme des clubs ou celui d'un seul; mais ces deux genres de despotisme ne plaisent pas à tous les peuples. Je crois même qu'ils n'ont jamais bien convenu qu'aux Romains, aux Turcs et aux Français; trois nations qui ont entr'elles plus de ressemblance qu'on ne croit. »

J'avais été au service de la France, je n'avais pas à me plaindre de son gouvernement; je dus faire observer au père Félix qu'il y avait un peu d'exagération dans sa manière de voir : mais ce qui est exagéré n'est pas essentiellement faux; et ma défense ne pouvait pas être bien vive.

Don Pedro, ancien militaire, ne se rangeait pas non plus tout-à-fait à l'opinion de son ami; il avait à citer plusieurs exemples de loyauté française, et il ne garda pas le silence.

Mais cette légère discussion ne troubla nullement la paix de notre commune amitié; je ne pouvais pas trouver mauvais que le curé de Jaruco pensât comme un vieux Espagnol, quand surtout il y avait à ma connaissance particulière tant de faits qui autorisaient presque tout étranger, un peu observateur, à résumer de même.

Fleurette se plut beaucoup aux tableaux de mœurs et aux comparaisons que fesait le curé. Elle n'était pas tout-à-fait comme les gens de sa couleur, qui croient trop facilement faire partie

de la nation dont ils parlent la langue. Le tendre souvenir qu'elle conservait de sa marraine n'influait en rien sur ses sentimens à l'égard des Français; madame Dubourg, d'ailleurs, n'avait pas eu à se louer de la France, son mari ayant perdu injustement la vie dans les premiers troubles. Le séjour de cette dame à Saint-Domingue avait même été marqué par des persécutions administratives qui l'avaient beaucoup affectée, et dont Fleurette, bien jeune encore alors, garda l'impression. Aussi, malgré les alarmes dont sa trop grande susceptibilité fut saisie dans les premiers momens, elle vit par la suite avec plaisir le curé de Jaruco et son digne ami le capitaine venir souvent chez nous. Je ne leur fesais pas des visites moins fréquentes; ces deux liaisons, qui avaient

été les premières, furent aussi les plus stables, et même les seules; car je ne puis donner ce nom à de simples rencontres, parmi lesquelles il en fut une qui devait avoir des suites bien funestes.

Le père Félix avait un jardin où se trouvait toujours quelque plante qui, par son utilité ou son agrément, méritait d'être accueillie dans mon Élysée; c'était la poincillade, arbrisseau de la forme la plus heureuse, qui, avec son feuillage élégamment découpé et ses panaches de fleurs aussi rouges que le corail, fait l'ornement de la petite cour intérieure où les maisons espagnoles tiennent en réserve, pour leurs habitans, la solitude et le frais; c'était la canne rouge ou de Guinée, que Fleurette et son père trouvaient plus douce à manger

que les deux autres, et qui présente plus d'avantage pour la fabrication du rum ; c'était un petit giraumon, propre à former, par son feuillage grimpant, de fort jolies tonnelles, et qui, de plus, mêlé au gombo, sert à composer le *calalou*, ce régal favori des créoles français ; puis encore le gingembre, espèce de *calamus*, ou petit roseau, dont la racine, séchée et réduite en poudre, donne cette épice dont l'Europe fesait autrefois un grand usage, et qui continue d'entrer dans l'assaisonnement des mets toujours un peu fades du tropique.

Je cultivai aussi des ananas pour nos desserts des grands jours, et quelques calebassiers, dont les énormes fruits devaient fournir à notre table leur pulpe rafraîchissante, assez agréable quand elle

est confite, et aux besoins de notre ménage, des vases commodes et légers. Quand la terre eût été humectée par les premières pluies, nous plantâmes, comme je l'ai déjà dit, nos boutures de manioc, ainsi que nos pieds de tabac, et bientôt nous vîmes tout croître, verdoyer et s'embellir autour de nous.

CHAPITRE III.

CHARMES DE LA SOLITUDE.

Les dimanches et jours de fêtes, nous allions tous les trois entendre la messe au *lugar* (1) le plus voisin; c'était un

(1) *Lugar*, proprement *endroit :* on nomme ainsi les plus petites agrégations de maisons; le lugar en question était probablement Ceyba-Mocha.

(Note de l'éditeur.)

voyage à faire, et qui prenait presque toute la matinée. Après le dîner, s'il n'y avait pas menace d'orage, nous dirigions nos pas, Fleurette et moi, vers les parties les plus romantiques du vallon, vers les ombrages les plus attirans. Quelquefois, nous allions abattre des choux palmistes, qu'on rencontre assez fréquemment sur les collines boisées, ou cueillir les fruits du gouyavier, dont Fleurette savait faire d'excellentes *dulcerias* (1); plus ordinairement nous ne marchions que pour le plaisir d'errer dans la solitude, libres des soucis de la vie commune, et sans aucune de ces pensées rarement paisibles et saines, qui viennent assiéger l'esprit et l'obstruer d'une manière bien misérable au

(1) Conserves.

milieu des hommes. Souvent, assis tous les deux sur un bloc de pierre couvert de mousse, nous passions des heures entières dans le recueillement de ce bonheur intime qui nous venait de sécurité, d'innocence et d'amour. Le bourdonnement de chaque insecte paraissait alors détaché dans le bruissement général que le chant des oiseaux, le murmure des cascades prochaines, les soupirs de la brise, formaient autour de nous, et chacun de ces petits bruits particuliers qui arrivaient ainsi à nos oreilles, nous semblait compter à loisir ces doux instans de notre vie où nous étions si parfaitement avec nous-mêmes, où, dans l'abolition du passé, comme dans toute imprévoyance de l'avenir, la jouissance du présent occupait notre âme toute en-

tière, et de toutes parts la pénétrait de contentement et de joie.

Tantôt, notre vue franchissant, l'un après l'autre, les étages de rameaux qui s'élevaient sur nos têtes, suivait les formes diverses des branches, les reflets changeans de la lumière, et retrouvait partout l'infini dans un espace borné; tantôt elle s'arrêtait à contempler une de ces fleurs de l'air, un de ces guis merveilleux qui parent les troncs des vieux arbres du tropique, et recouvrent leur nudité, semblables à ces souvenirs de jeunesse que la providence envoie aux souches antiques et délaissées de la race humaine, pour les consoler de la fuite du temps et de la solitude qu'il a formée autour d'elles.

Ainsi, que notre oreille s'occupât de suivre les accords flottans qui résonnaient dans cette portion du monde inconnue des autres hommes, ou que nos regards fissent effort pour pénétrer ces abîmes de verdure au fond desquels nous étions plongés, notre âme, ravie à l'existence vulgaire, aux occupations communes, se trouvait également entraînée à travers des labyrinthes d'enchantement.

Le charme de ces admirables lieux était d'autant plus doux, la sensation qu'ils portaient à notre cœur était d'autant plus indicible, que nous avions, sans doute, quelque droit de nous regarder comme les premiers mortels qui jamais eussent pénétré dans les parties les plus fraîches, les plus sombres, les

plus sauvages de ce désert. C'était pour nous, en quelque sorte, comme l'apparition du premier homme et de sa compagne, au milieu de l'antique Eden. Mais, quand nous gravissions ainsi les âpres rochers, les vertes collines du voisinage; quand nous nous enfoncions dans les plus secrètes anfractuosités des vallons, ce n'était pas pour nous dérober au souvenir des hommes que nous avions oubliés, ni aux atteintes des méchans, dont il nous paraissait alors impossible que nous devinssions jamais le but : c'était pour être, dans l'isolement de cette plus grande solitude, plus intimement encore avec nous-mêmes que dans notre case si tranquille pourtant et si peu troublée; c'était pour repousser mieux, pour écarter plus sûrement tout ce qui aurait pu nous distraire de notre

amour, tout ce qui aurait pu dérober quelque chose à notre plaisir d'être ensemble.

Fleurette avait un de ces cœurs de femme, qu'un désert avec l'amour n'effraie point. Pleine de douceur, ne mettant de vivacité que dans sa tendresse, et pareille en sa modestie à la Psyché des antiques fables, elle ne croyait au bonheur sur la terre qu'autant qu'il était bien obscur, bien ignoré. Pour moi, que le spectacle du monde avait tant dégoûté de ce qu'on y cherche, et qui n'avais vu que tromperie et mensonge dans ses plus brillantes promesses, je me rappelais avec ravissement, et pour en remercier le ciel, cette heure où ma félicité avait pris naissance, alors que, dans une plaine aride et brûlante de Saint-Do-

mingue, un noble Sarmate et une pauvre fille de Guinée, tous deux voués à l'exil, tous deux ayant à se plaindre des hommes et de leurs passions cruelles, se rencontrèrent pour ne se quitter plus !

Non jamais, aucun regret des temps où ma famille avait droit à quelques distinctions, ne troubla, n'interrompit ma joie d'être l'époux aimé de Fleurette; jamais, sous mon toit pauvre et solitaire, il ne m'arriva de croire qu'il existât d'autres demeures plus fécondes en délices; qu'une table moins frugale pût réserver aux convives des contentemens plus doux, et qu'il m'eût été facile de ressaisir quelques honneurs parmi les hommes, en dépouillant le costume sans gloire d'un *montero* (1). Je ne pen-

(1) Habitant de la campagne.

sais pas même qu'à peu de distance de ma case, se trouvait telle habitation dont le maître, exerçant dans son domaine une autorité égale à celle des rois, était bien mieux servi pour satisfaire les bizarreries du luxe, les moindres velléités de l'orgueil, que les souverains ne le sont par leurs ministres, quand il s'agit de faire le bien des peuples. Mais eussé-je pensé par hasard à l'existence de ces riches voisins, je me serais à coup sûr demandé si, parmi tant de femmes qui les entouraient, il se trouvait un cœur aussi tendre que celui de Fleurette ; si, parmi tant d'hommes soumis aux caprices d'un seul, on en découvrirait quelqu'un dont l'attachement pût valoir celui de Philippe, et, sans cela, aurais-je voulu échanger mon sort contre une misère dorée, contre un

malaise d'autant plus certain qu'il éblouit davantage ?

Un seul filet d'amertume se laissait voir quelquefois, comme un courant d'eaux étrangères qui venait traverser cet océan d'impressions délicieuses et pures. Sans la susceptibilité trop bien connue de Fleurette, mon bonheur n'aurait pas été humain ; il lui fallait, sans doute, pour être l'état d'un simple mortel, ce faible et unique mélange. Fleurette ressemblait trop à la plus délicate sensitive des collines désertes de son pays ; le moindre contact avec les pensées du monde pouvait la blesser. Chose étrange ! la vertu la plus irréprochable était au fond de son cœur, aucun souffle du vice n'y avait jamais pénétré ; et pourtant, elle me dit un jour, dans un épan-

chement de tendresse inquiète, que son titre même d'épouse avait contribué à jeter en elle le germe de ces angoisses d'amour-propre, si promptement, si cruellement réveillées, en lui donnant des droits qui n'étaient reconnus que de moi seul, tandis que, dans la facilité des mœurs coloniales, on ne s'avisait jamais de contester ceux d'une maîtresse.

Toutefois, les impressions de bonheur reprenaient aisément le dessus, et quand nous errions ainsi au milieu de cette abondance de feuillages et de fleurs, parmi cette confusion de lianes et de mousses, qui tapissaient les rochers, couvraient la nudité des troncs et des branches, ou pendaient en guirlandes que balançait le vent, la solitude ne

m'était connue encore que par ses rapports avec nos joies les plus pures, avec ces voluptés de l'âme qui ont besoin de se recueillir, de se retourner sur elles-mêmes pour être mieux senties : j'ai trop bien su depuis qu'elle n'avait pas moins d'attrait pour la douleur, pour la jouissance amère des maux sans espoir!

Dès que les ombres des collines, en s'allongeant, commençaient à rendre plus sombres nos colonnades de grands arbres et nos dômes de verdure, nous songions à regagner notre demeure, mais par les lieux découverts; nous atteignions sur les hauteurs de gauche, un point d'où l'on voyait à la fois *las Tetas* (1) de Cumanayagua, une montagne

(1) Mamelles.

dentelée que les navigateurs inexpérimentés prennent quelquefois pour elles, et le *Pan* (1) de Matanzas, cette fameuse reconnaissance du canal de Bahama : portant alors nos yeux au fond du vallon, nous y découvrions nos petits plantages, dont la prospérité allait toujours croissant, et notre case chérie où Philippe nous attendait. Quelquefois, nous y arrivions avec lenteur, quand, le ciel étant pur et serein, nous pouvions, en marchant, contempler dans l'hémisphère austral les plus beaux assemblages d'étoiles dont la voûte d'azur soit parée, le Centaure, la Nef Argo, la Croix du Sud, ou bien quand l'astre des nuits attirait nos regards comme une fascination de mélancolie et d'amour, soit que son

(1) Pain.

disque s'élevât majestueusement au-dessus des collines orientales, versant avec ses doux rayons, au sein de la solitude, des flots de calme et de fraîcheur, soit qu'un croissant, faible encore, se montrât suspendu dans la partie opposée, transparent et ombré comme un esprit céleste qui ne veut pas quitter encore le spectacle de la terre, à ces premiers momens de repos où elle est si belle !

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DU NOIR PHILIPPE.

Les jours de pluie et d'orage se passaient au logis; c'était le temps des narrations intéressantes, et des infortunés que la volonté d'autrui, méchante et tyrannique, non leur propre inclination, entraîna loin de leur pays, en ont beaucoup à faire de ce genre. Fleurette prenait

un plaisir cruel à entendre répéter, par son père, le récit des maux qu'ils avaient soufferts l'un et l'autre. Ce récit ne lui fesait pas aimer davantage les blancs ; mais, après l'avoir entendu, elle en était plus portée à rendre aux noirs la part de blâme qui leur est due ; et son âme, dans ce sentiment d'équité, quelque amer et douloureux qu'il fût, trouvait une sorte de consolation.

« Je suis né, disait Philippe, dans la contrée que le Gabon fertilise et rend malsaine. Mon père était cultivateur ; j'ai fait moi-même long-temps valoir le petit coin de terre sur lequel en mourant il m'avait laissé. Du riz, des patates, des ignames, des cannes à sucre et quelques pieds de tabac composaient mes richesses annuelles ; je me croyais

le plus heureux des hommes, malgré la fièvre qui ne manquait jamais de m'assaillir pendant les deux lunes qui précèdent le temps où déborde le fleuve. Je voulus faire partager mon bonheur à une jeune compagne, n'étant pas assez riche pour le répandre avec peu de sagesse entre plusieurs, comme font mes compatriotes dont les champs, plus vastes que n'était le mien, doivent de grands produits à la sueur des esclaves. Un de mes voisins avait une fille que les matrones venaient de déclarer propre au mariage; surveillée dès lors par sa mère avec plus de soin, mais pouvant se livrer en la société de ses amies, à des jeux et à des danses, dont les jeunes nègres étaient volontiers spectateurs, elle offrit à mon examen cette vivacité tendre qui promet en amour tant de félicité. Sa

taille n'avait pas moins de légèreté que de grâce ; sa peau était luisante et noire comme l'ébène le plus poli ; l'ivoire le plus pur n'aurait point surpassé la blancheur de ses dents, et ses lèvres de corail s'ouvraient constamment au sourire ; ses yeux étaient grands et pleins d'un feu si doux, que l'idée de les voir bientôt s'animer pour moi un peu plus que pour ses jeunes compagnes, fesait déjà mon bonheur suprême.

» J'allai trouver d'abord un marchand du pays. Ayant obtenu de lui, en échange de beaucoup de riz et de tabac, un baril d'eau-de-vie ainsi qu'une jolie pièce d'étoffe apportée par les blancs, je me présentai devant le père de Mabiala, qui, en retour de mon eau-de-vie et de ma pièce d'étoffe, m'accorda sa fille.

J'offris alors à Mabiala des ornemens de corail et de verroterie, qui avaient appartenu à ma mère; elle accepta mes dons et me laissa prendre le baiser des fiançailles. Le père et moi nous convînmes du jour où elle viendrait habiter ma hutte.

» Ce jour étant arrivé, je rassemblai tous mes amis; habillés le plus magnifiquement qu'il fut en notre pouvoir, nous nous rendîmes à la case de mon futur beau-père, qui, entouré de sa famille, vêtue avec autant d'éclat que nous, reçut ma visite. Le consentement public des parens et le nôtre fut donné. Nous échangeâmes plusieurs talismans, qui avaient, disait-on, porté bonheur à nos ancêtres, et chacune des personnes invitées nous fit son cadeau. Mais ces

cadeaux, nous ne les gardâmes pas tous. Les prêtres du grand fétiche avaient été consultés, comme cela se pratique avant le mariage; ils vinrent nous demander des offrandes, qui devaient, nous dirent-ils, rendre les esprits toujours plus favorables; et après les avoir obtenues, ils nous assurèrent que nous n'avions plus rien à craindre. Mabiala reçut d'eux quelques petits fétiches qui préservaient des regards de l'envie et de ses maléfices : ce fut tout ce qu'ils donnèrent en retour de la volaille, des fruits et des étoffes dont nous emplîmes leurs mains et leur *macoûte* (1). Retenus pour le festin, ils entonnèrent des hymnes et cantiques nuptiaux qui paraîtraient ré-

(1) Espèce de bissac.

voltans à des Européens, mais qui choquent peu l'oreille des nègres ; et, en se retirant, ils purent se flatter que leur part de liqueurs et d'eau-de-vie n'avait pas été la moindre.

» Le cortége qui m'avait accompagné et les parens de Mabiala nous conduisirent à ma demeure. Des joueurs d'instrumens, des danseurs, des chanteurs de profession marchaient sur nos pas et entraînaient à leur suite une foule de curieux. Les brambrams-sonnettes, les bamboulas, les cornes de buffle, les buccins fesaient un bruit à étourdir, laissant toutefois passer à certains intervalles des chansons aussi bizarres, aussi licencieuses que les hymnes et cantiques du mariage chantés par les prêtres. Les unes exprimaient notre éloge en termes

outrés qui sollicitaient une récompense ; s'il eût fallu en croire d'autres chansons, l'épousée ne pouvait plus donner ce que tout jeune époux est pourtant bien aise qu'on ait gardé pour lui ; et cette malice ne m'inquiétait guères, parce qu'elle est d'usage parmi les nègres, et qu'un esprit bien fait a toujours le choix de la prendre pour une marque d'envie.

» Un grand nombre de lunes, dans leur succession, n'amenèrent pour moi que le contentement le plus parfait. Jamais il ne me vint la pensée de rendre ma femme à son père, comme font tant d'autres nègres inconstans ; jamais non plus ma bonne Mabiala ne me donna sujet d'en faire seulement la menace. Je fus d'abord père de Mouïnzé, qui est aujourd'hui votre Fleurette ; puis, j'eus

un fils, qui n'était pas né pour être heureux, ou qui, peut-être, le fut plus que ses parens; car il ne sentit point venir sa mort, et il mourut jeune.

» Mais enfin il arriva des choses qui amenèrent dans le pays d'affreuses calamités. Le Gabon est un grand fleuve arrosant une plaine immense, si du moins ce nom de plaine peut être donné à une foule d'îles, inégalement étendues, que forme un large courant d'eau, auquel viennent aboutir beaucoup d'autres rivières moins considérables. Il n'y a guères de pays plus abondant; il n'y en a pas de plus malheureux. Sur ses rivages multipliés qu'on distingue à leur bordure de bambous, hauts comme des mâts de navire, la guerre exerce presque sans relâche toutes ses fureurs. Cha-

que île un peu considérable a son souverain particulier; et peut-être, dans aucun lieu du monde, le même espace ne pourrait-il donner à un roi autant de sujets; mais on a trouvé le moyen d'arrêter cette propagation due aux facilités de vivre que les eaux, le soleil et la terre présentent.

» Toutes ces petites nations ne croient pas qu'il y ait pour elles de meilleur commerce à faire que celui des hommes, et, pour avoir des esclaves, elles sont perpétuellement occupées à s'entre-détruire. Long-temps nous fûmes gouvernés par un roi sage qui ne partageait pas les sentimens de ses voisins; la situation de notre île, qui se trouve derrière toutes les autres, et qui, à raison de son enfoncement dans les terres, et

de l'escarpement de ses bords, pouvait le mieux être défendue, favorisait les intentions pacifiques de notre vieux maître. Mais il mourut, et son successeur ne lui ressembla point. Des marchands lui inspirèrent le goût des plus dispendieuses frivolités ; sa grande case et celles de ses officiers furent bientôt remplies de ces sortes de bagatelles, que l'on vendait pour rien à Saint-Domingue, et se trouvèrent presque vides en même temps d'esclaves natifs et d'esclaves par condamnation ; les esclaves conquis n'étaient pas connus dans l'île au temps du vieux roi.

» Les hommes qui viennent du Gabon ne sont guères appréciés comme marchandise ; et bien que ma nation, voisine qu'elle est des montagnes et du pays

sec, soit plus vigoureuse que les autres peuplades riveraines, les marchands ne voulaient pas la payer plus cher, ce qui fit sortir encore un plus grand nombre de *pièces d'inde* (1), pour les funèstes bagatelles dont nos chefs s'étaient engoués. Mais si ces bagatelles flattaient le luxe, un grand nombre d'esclaves ne le flatte pas moins, et l'on songea aux moyens de remplacer ceux qui avaient été vendus.

» Le premier moyen qui s'offrit à nos grands fut d'intenter des accusations in-

(1) On appelle *pièce d'inde*, et dans les colonies espagnoles *negro pieza*, l'esclave qui est homme fait et sans défaut. C'est la pièce de comparaison, l'unité. Les nègres infirmes ou jeunes sont des fractions.

justes, de corrompre les juges, les avocats et les témoins, pour faire condamner des malheureux qui n'étaient point coupables. Mais ce moyen ne réussit guères, parce que les parens des victimes en appelèrent à la justice du couteau. Il fallut donc essayer de la guerre. Des fusils, de la poudre, du plomb, furent en conséquence achetés, mais fort cher; on nous fit quitter notre hoyau, et nous voilà, de cultivateurs simples et bons, transformés tout à coup en guerriers méchans et sanguinaires.

»On agita d'abord la question, s'il fallait attaquer les habitans de l'une des îles situées au-dessous de la nôtre, ou bien se porter dans le haut pays, dont les nations étaient, à la vérité, plus robustes, mais plus éparses et beaucoup

moins en défiance. Ce dernier parti prévalut.

» La guerre fut, au commencement, assez heureuse pour nous; un grand nombre de malheureux furent surpris et enlevés; mais ceux que nous appellions ennemis, et qui pouvaient, à plus juste raison, nous donner ce titre, se rallièrent et parvinrent à nous écarter du lieu où notre débarquement s'était opéré, nous mettant ainsi dans la nécessité de courir devant eux, tandis que nous avions auparavant l'avantage de les poursuivre.

» Après bien des marches et des contremarches, qui nous fatiguèrent beaucoup dans un pays si peu semblable au nôtre, nous réussîmes enfin à regagner le rivage, mais un long temps s'était

écoulé. Les vieillards qui, sur l'autre bord, étaient chargés de garder nos pirogues, et de venir nous prendre au premier signal, nous avaient presqu'entièrement oubliés; car il y avait déjà plusieurs lunes que nous étions absens. A peine sept à huit embarcations purent-elles se détacher et venir au-devant de nous. Elles reçurent nos armes et le peu qui nous restait de munitions. Les prisonniers que nous avions faits d'abord, avaient trouvé dans notre fuite, comme vous pouvez croire, l'occasion de rejoindre leurs gens; plusieurs des nôtres avaient été pris, quelques-uns tués. Epuisés de fatigue, pressés par l'ennemi, nous fûmes contraints de passer à la nage le bras du fleuve que nous avions traversé dans de nombreuses pirogues et avec de si belles espérances.

» Les désastres que devait amener cette expédition n'étaient pas à leur fin. Les pluies avaient été peu abondantes cette année, et les eaux du fleuve qui devaient féconder nos bananeries et nos rizières, n'arrivèrent pas, bien s'en fallait, à la hauteur nécessaire. D'un autre côté, la plantation du manioc, les semailles de pois, la mise en terre des patates avaient été négligées en leur temps par nos vieillards et par les femmes, à l'exception de quelques-unes, au nombre desquelles il fallait compter la mienne.

» Mabiala, malgré deux enfans à élever, s'était occupée de tous les soins qui étaient auparavant mon partage, et nous n'avions pas à craindre une disette

aussi grande que celle dont la plupart des autres familles étaient menacées.

» Le roi et les chefs n'ayant presque plus d'esclaves à vendre, et accoutumés à ne rien faire, pouvaient redouter l'avenir bien plus que nous ; mais il leur restait une ressource dans leur méchanceté, et, tandis que les pauvres gens de campagne s'excédaient de travaux pour obtenir des récoltes précoces, il fut résolu, dans la grande case, que la plupart d'entre eux ne jouiraient pas du fruit de ces nouvelles sueurs.

» Les armes, une fois mises dans les pirogues, n'avaient pas été rendues à ceux qui venaient d'en faire usage. Le roi les avait gardées dans ses magasins. Une nuit, tandis que je me livrais aux douceurs du repos, je fus réveillé par

un bruit qui se fesait autour de ma hutte ; je me levai pour voir d'où provenait ce bruit : au même instant, des hommes armés se précipitent sur moi, me mettent un baillon à la bouche, et me lient les mains derrière le dos ; ma femme pousse un cri, bientôt étouffé ; elle subit le même traitement que moi ; puis on s'empare de nos deux enfans, et l'on nous conduit au rivage où un grand nombre de pirogues étaient déjà chargées de malheureux destinés, comme nous, à être échangés contre des vivres au profit de ceux qui avaient l'habitude de manger sans travailler.

» Quoique la disette ne fût pas la même partout, il y avait généralement pénurie dans toutes les îles que le Gabon et les rivières confluentes arrosent.

L'échange se fesait difficilement ; on ne voulait donner que trop peu de vivres pour chaque pièce d'esclave ; et nous parcourions depuis une demi-lune toutes ces peuplades plus ou moins disetteuses, quand nous rencontrâmes des chaloupes portugaises, qui remontaient le fleuve, chargées de riz. La situation des peuples du Gabon était connue des blancs ; ils venaient en profiter. Le marché fut bientôt conclu.

» J'avais toujours appréhendé, au milieu des divers échanges effectués, qu'on ne mît en des lots différens, ma femme, mes enfans et moi. Cette crainte ne se réalisa point ; nous fûmes menés ensemble à l'île aux Perroquets, située à dix lieues de l'embouchure. Là, nous trouvâmes deux navires de France, qui

n'avaient pu compléter leur traite au Mayombé ; nous fîmes leur affaire. Un moment, je craignis plus que jamais qu'on ne me séparât des miens ; mon fils fut sur le point d'être rebuté, car il était un peu souffrant, et les Français, mettant plus de choix que les autres nations dans leurs cargaisons d'esclaves, n'aiment pas à prendre les enfans qui sont encore dans les bras de leur mère, et rejettent avec soin tout ce qui leur paraît avoir quelque infirmité ou quelque vice de conformation.

» Les deux vaisseaux qui appartenaient au même armateur, mirent ensemble à la voile. J'étais sur le même bord que Mabiala et mes enfans : ce qui pourtant n'était pas une consolation ; car nous ne pouvions pas nous

voir. Une forte cloison de planches séparait les deux sexes d'esclaves, et ce n'était qu'à des heures différentes qu'on fesait sortir l'une et l'autre troupe de ses cachots infects pour venir respirer sur le pont. Nous pouvions cependant nous entendre, toutes les fois qu'on ne s'avisait pas de craindre pour la résignation des hommes, les regrets, les simples accens de celles qui avaient été leurs compagnes, ou qui étaient leurs filles ; mais, hélas ! ce n'était plus comme en Guinée où l'on danse et l'on chante tous les soirs ; où les habitans des villages les plus rapprochés peuvent, au moyen de la sérénité parfaite des nuits, se répondre les uns aux autres par des chants du pays, et en telle sorte, qu'à certaine distance la voix de l'objet aimé est assez facilement disitinguée. Cette

crainte, dont j'ai parlé, nos gardiens l'éprouvaient quelquefois, et alors, sous peine de châtiment, le plus profond silence nous était imposé. Pendant la durée de ces redoublemens de gêne, les cris des petits enfans interrompaient seuls les aspirations monotones de nos poitrines haletantes, et le murmure des flots qui battaient avec plus ou moins de violence contre les flancs du navire. Les petits malheureux, qu'on n'avait pas séparés de leurs mères, n'étaient pas en grand nombre, et je distinguais facilement les cris de mon fils.

» Depuis quelques jours, ces cris se réitéraient plus souvent, et paraissaient être plus douloureux. Une infirmité s'était manifestée, sans doute, qui rendait cet enfant un mauvais objet de traite, et

des appréhensions cruelles m'avaient saisi. Dans un moment où aucun esclave n'était appelé sur le tillac, je compris que mon fils et sa mère s'y trouvaient, apparemment par la faveur de quelque gardien moins inhumain que les autres. Peu d'instans se passent. Tout à coup Mabiala pousse un cri affreux, mais le plus affreux qui jamais ait frappé mes oreilles. Un bruyant tumulte succède. La voix des chefs se fait entendre, elle est pressante, impérieuse, puis on se tait, comme après une manœuvre terminée, ou un accident qui ne laisse plus d'espoir.

» Je ne savais que penser, ou, pour mieux dire, tout ce qui s'offrait à ma pensée était horrible. Une seule idée dominait toutes les autres, je ne pouvais m'abstenir de croire que j'avais en-

tendu pour la dernière fois Mabiala et mon fils.

» Quand je montai sur le pont à l'heure ordinaire, je trouvai l'occasion d'interroger un de ces noirs affranchis, qu'on emploie sur les vaisseaux négriers, parce qu'ils savent la langue usitée à la côte, et qu'ils sont moins étrangers que les blancs à la manière dont il faut traiter les nouveaux esclaves : il garda la plus grande réserve. Je ne fus pas plus heureux auprès d'un autre, et ces refus ne justifiaient que trop les invincibles terreurs dont mon âme était obsédée. Il m'était facile de voir qu'un tel mystère couvrait des choses désagréables pour les esclaves, et trahissait la crainte de voir naître en eux quelqu'une de ces émotions toujours si redoutées.

» Au bout de quelques jours, et quand la surveillance, à laquelle nos gardiens noirs se trouvaient eux-mêmes soumis de la part des blancs, fut un peu endormie, j'appris enfin toute la vérité ; elle était épouvantable. Un enfant qui souffrait beaucoup avait été amené sur le tillac par sa mère avant l'heure fixée pour respirer le grand air. Un officier du bord, importuné des cris de cet enfant, que les caresses de sa mère n'apaisaient point, l'arracha des mains de la négresse, et le présenta au chirurgien. Celui-ci, l'ayant examiné, secoua la tête en fesant un geste de pitié. Il lui parut que l'infortuné ne pourrait pas vivre, ou ne serait pas de défaite. Il ne le dit point; mais l'officier le comprit ; et cet homme, qui n'était pas père, sans doute, saisit le misérable enfant par un bras, et le

jeta dans la mer. Cet officier, sur qui, par la suite, je portai souvent mes regards, était un jeune homme d'une belle figure, et qu'on n'aurait jamais cru si méchant. Ce qu'il venait de faire n'excita aucun mouvement d'indignation. Le chirurgien se contenta de tourner le dos, et quand le capitaine sortit de sa chambre l'instant d'après, il lui suffit d'apprendre quelle était la maladie de la pauvre victime, pour qu'il ne sortît de sa bouche aucune parole de blâme.

» Cependant, la mère infortunée était restée assise à la même place où naguères elle caressait encore son enfant. Ses regards, ses bras étaient tendus vers l'onde, dans une immobilité parfaite : on eût dit qu'elle venait d'être changée en pierre. Cet état commençait d'attirer l'atten-

tion, quand tout à coup, poussant un cri horrible, et se levant avec une promptitude à laquelle on n'eut pas le temps de s'opposer, elle s'élança dans la mer. La malheureuse négresse avait, comme marchandise, une valeur que n'avait point son fils. Sa perte rendit le capitaine furieux; il fit jeter à l'instant tout ce qui pouvait être un moyen de sauvetage; le vaisseau mit en panne, une embarcation fut lancée à l'eau; vaines mesures! La brise était forte, la négresse et les bois à sauvetage, en un instant, tout eut disparu derrière les vagues hérissées, et le canot, après avoir lutté quelque temps contre la grosse mer, ne ramena que ceux qui le montaient.

La méchante action du jeune officier fut d'abord cachée aux femmes comme

à nous. On leur fit croire que Mabiala et son fils avaient été transférés dans une petite pièce séparée, qui servait d'infirmerie. Aux pleurs, aux sanglots de Mouinzé, je compris l'instant où le sort de son frère et de sa mère venait de lui être révélé après moi.

Dans ma douleur, que n'aurais-je pas donné, si j'avais eu quelque chose en ma puissance, pour me consoler avec ma fille, pour la serrer dans mes bras et tromper ainsi notre affliction commune par ces épanchemens mutuels de tendresse, devenus si vifs pour des malheureux qui sont l'un à l'autre tout ce qui leur reste de fortune et d'attachement sur la terre. Mais vous pensez bien que ce genre de consolation ne pouvait pas nous être accordé. Tout au contraire,

notre malheur fit augmenter notre gêne ; nos pieds furent chargés d'entraves ; on craignit en nous un désespoir semblable à celui de Mabiala ; on craignit que la mort ne nous apparût comme un moyen de retourner dans notre patrie et d'y retrouver ceux qui nous étaient chers. Cette croyance des pauvres nègres est un sujet d'effroi pour leurs maîtres ; on tremble autant de ce qui nous console que de ce qui peut nous irriter.

« C'était donc avec les fers aux pieds qu'on me hissait sur le pont aux heures où l'air libre, ce dernier bien qui reste à l'homme le plus pauvre, nous était rendu ; encore alors suivait-on avec inquiétude tous mes gestes, tous les moindres mouvemens qui avaient lieu sur mon visage, quand je portais ma vue sur les flots qui

m'emmenaient loin de ma patrie, et que je les contemplais dans un abattement de cœur inconcevable. Si je fusse resté seul en ce monde, peut-être, malgré mes entraves et mes surveillans, aurais-je enfin cédé à la tentation de ne plus vivre; mais je voulais me conserver pour ma fille, et toutefois je n'étais pas sûr que des mains inhumaines ne viendraient pas nous séparer.

» Cependant aucun souffle n'avait agité les flots depuis cette forte brise qui avait empêché de secourir Mabiala, lorsqu'elle s'y était jetée après son fils, dans l'espoir sans doute de le rejoindre en Guinée; d'immenses lames qui venaient du Nord se déroulaient sous le navire sans le faire avancer; les voiles tombaient à plomb sur leur vergue, et restaient comme col-

lées sur les mâts ; une chaleur étouffante nous accablait, même quand nous étions hors de notre cachot, devenu de jour en jour horriblement fétide ; et une profonde consternation se laissait voir sur le visage des blancs, naguères si actifs. Nous nous aperçumes bientôt qu'on avait réduit nos misérables rations de vivres. L'eau surtout était ménagée avec une économie qui nous désespérait.

» Notre conserve n'avait pas reparu depuis le premier jour de calme. Il était présumable qu'ayant suivi la brise plus long-temps que nous, et dans une meilleure direction, elle avait eu le bonheur de gagner les vents variables. Bientôt, nos rations furent plus faibles encore ; on les réduisit à la demi, enfin au quart.

» Dès les premiers jours où l'embarras de nous faire subsister s'était présenté à l'esprit des blancs, mes jambes avaient été délivrées de leurs fers; apparemment on mit alors moins d'importance à conserver des esclaves qu'il paraissait difficile de pouvoir toujours nourrir.

» Le calme continuait, et par une mesure qui nous paraissait inexplicable, nous ne montions plus sur le pont que la nuit. Bientôt après, on répandit parmi nous que des bâtimens se montraient en vue; on ajoutait que pour alléger le navire et pouvoir augmenter nos rations trop réduites, une partie d'entre nous allait passer sur un autre bord. En effet, pendant trois jours, nous vîmes diminuer notre nombre, et cependant lors-

que nous arrivions sur le pont, il était impossible, quelqu'attentifs que fussent nos yeux et nos oreilles, de rien distinguer, soit bruit, soit lumières, qui annonçât sur les ondes d'autre vaisseau que le nôtre.

» Enfin le vent souffla ; il y avait une lune et demie que nous l'attendions : quelques jours après, on rencontra un bâtiment du roi qui nous donna des vivres et me sauva probablement de la mort ; car toutes les réflexions que j'ai faites depuis, me portent à croire que les esclaves manquans avaient été jetés à la mer, et qu'on s'était décidé à sacrifier une partie de la cargaison pour sauver le reste. Les femmes avaient été épargnées; elles se comptaient encore toutes, hors Mabiala, qui s'était noyée, et quel-

ques autres, mortes de maladie ou de chagrin dans les premiers jours de la traversée (1).

On nous fit débarquer à Saint-Marc; la vente fut rapide, car la culture avait pris, depuis la dernière guerre, une grande extension. Mais ce que j'avais tant redouté arriva; je fus séparé de ma fille. On vendit les femmes avant les hommes; je ne vis pas même partir

(1) Il paraîtrait que ceci est arrivé dans l'hiver de 1785 à 1786. Cette période fut marquée par des calmes soutenus entre les tropiques. Prévoyant les malheurs qui devaient en être la suite, on fit partir de plusieurs ports d'Europe des bâtimens chargés de vivres et surtout d'eau potable, qui allèrent à la recherche des navires en souffrance, afin de les secourir, sans exception de pavillons.

Mouinzé, mais je l'entendis m'appeler et se plaindre. Ce fut un coup affreux; où l'avait-on menée? Quels étaient ses maîtres? Etaient-ils bons ou méchans? Le nombre de ces derniers se présentait à mon esprit comme le plus considérable de beaucoup. Peu m'importait que le sort m'en réservât un de ce genre, la destinée incertaine de Mouinzé m'occupait tout entier.

Quelques jours après, il me fallut pourtant bien songer à moi. Un mulâtre m'acheta; ce n'était pas un méchant homme, mais il voulait tirer le meilleur parti possible de son argent. Possesseur d'un bateau, allant à la pêche, transportant d'un lieu à un autre des hommes et des marchandises, il fit de moi son matelot. La mer ne me déplaisait pas.

Pour un pauvre nègre, c'était presqu'un titre de noblesse d'avoir à manier la rame et la voile, exercice qu'un blanc ne dédaigne point, comme il fait de tous ces travaux qui tiennent à la culture. Je devins, en peu de temps, un adroit pêcheur. Mon maître se montrait assez content de moi. La matinée du dimanche m'appartenait, et les petits profits qui m'advenaient alors, me fesaient juger qu'on se procurait, par mon travail, d'assez bons gains. Mon seul délassement consistait à nager. Bientôt il n'y eut pas, sur toute la côte, de plus fort nageur que moi. Quand il arrivait quelque naufrage, on recourait à Philippe pour porter du secours à ceux qui en avaient besoin, et mon maître ne manquait pas de se faire payer convenablement le danger auquel je m'étais exposé.

Cependant j'obtenais toujours un pourboire. Ne fait-on pas de la soupe au chien de Terre-Neuve qui vient d'arracher un homme à la fureur des flots!

» Un jour que le mulâtre était absent, un brick venant d'Europe se brisa sur des rescifs qui sont à quelque distance de Saint-Marc. La mer était affreuse; les vagues, contrariées par les courans, étaient courtes et brusques; elles engloutissaient promptement tout ce qui semblait vouloir lutter à leur surface. La chaloupe, mise à la mer, avait été en un instant submergée; ceux qui étaient dedans avaient péri, à l'exception d'un seul homme, qui réussit à gagner le rivage, mais tellement meurtri par les secousses, tellement épuisé par ses efforts, qu'il paraissait hors d'état d'y survivre.

» On croyait que personne n'était resté à bord, quand tout à coup, sur une portion du navire qui paraissait engagée entre les pointes du roc, apparurent un homme et une femme élevant tous deux en l'air un petit enfant. A ce spectacle, il se passa quelque chose en moi dont il me serait impossible de rendre compte; mais je sais bien que je pensai à mon pauvre fils et à sa mère, qui avaient péri dans les flots, et je m'élançai au secours des malheureux, dont la vue venait d'exciter, dans mon cœur, une compassion irrésistible. Ce petit enfant surtout m'attirait de force à le sauver.

» Connaissant les moindres rochers de toute cette côte, je parvins à éviter les brisans les plus dangereux, et j'arrivai

au navire ou plutôt à ses débris qui, d'un moment à l'autre, se détachaient et devenaient le jouet des flots. Il était grand temps que cette malheureuse famille fût secourue ; mais comment l'amener à terre ? Il ne fallait pas songer à les sauver l'un après l'autre ; le père et la mère me dirent bien : Sauvez notre enfant, et laissez-nous périr ; mais était-ce à moi de mettre à exécution un tel sacrifice, et de prendre, en cette circonstance, la volonté des parens pour la volonté du ciel ? Je songeais à faire du mieux qu'il me serait possible un radeau qui les portât tous les trois, quand tout à coup une forte lame souleva violemment le débris de charpente sur lequel nous nous trouvions. Je crus d'abord que c'était fait d'eux ; mais le fragment flotta, et m'offrit tout prêt et paré le radeau nécessaire.

Je me hâtai d'y passer à l'instant deux tours d'une forte corde, dont je m'étais muni, et qui, avec un gros clou, me servait d'ordinaire pour les sauvetages, dont se chargeait mon maître. Au moyen de ces deux tours de corde, les madriers et les planches qui formaient le radeau, se trouvèrent mieux assujétis. Je dis au père et à la mère de s'asseoir en se cramponnant d'une main à la corde, tandis que de l'autre ils éleveraient leur enfant le plus qu'ils pourraient au-dessus des flots, puis je m'amarrai moi-même en laissant aller dans l'eau un bon bout de corde, dont je devais avoir besoin au moment d'aborder.

» Ces dispositions faites, je me mis à nager de toutes mes forces, traînant après moi cette malheureuse famille qui,

malgré mes soins, me paraissait être à tout moment sur le point de périr. Le rivage était plein de spectateurs que la curiosité avait attirés, et dont la présence m'encourageait aux plus grands efforts. J'évitai tous les bas-fonds où le fragile radeau aurait pu éprouver quelque choc dangereux ; mais ce ne fut pas sans peine ; car, vers la fin, mes forces se trouvèrent tellement épuisées, que je continuai d'aller sans savoir comment. La présence d'esprit me revint tout juste lorsqu'elle m'était le plus nécessaire, c'est-à-dire, quand je commençai à toucher le fond. Je plantai alors mon grand clou dans le sable, afin que la vague, en se retirant, ne me rentraînât pas au large, et que je pusse attendre, de pied ferme, une autre vague qui me fît avancer. Cette opération fut plusieurs fois répétée, jus-

qu'au moment où je me trouvai à portée d'envoyer le bout de corde que je tenais en réserve, et qui fut saisi du premier coup par quelques-uns des spectateurs : alors mon radeau fut aisément tiré à terre, et la famille put se dire sauvée.

» J'ignore si l'on accorda beaucoup d'éloges au dévoûment d'un pauvre nègre; j'étais resté sans connaissance, et quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai au logis de mon maître, qui avait l'air de ne pas trop me savoir gré de mon action. J'avoue que ce n'était pas sans quelque apparence de raison; car j'avais exposé son bien, c'est-à-dire ma personne, à périr, sans qu'il lui fût revenu de mon courage aucun bénéfice. La famille que j'avais sauvée ne possédait rien; le père était un pau-

vre cordonnier qui avait employé tout son avoir à se faire passer aux îles avec sa femme et son enfant.

» Un autre motif de regret pour mon maître fut l'impuissance totale où je fus quand le calme revint, de l'aider au sauvetage d'une partie des marchandises, opération où il aurait beaucoup gagné. Aussi, quand je pus supporter les coups, il ne me les épargna point, et j'appris, une fois pour toutes, que ne m'appartenant pas, je n'avais aucun droit de risquer ma vie pour rien; le courage, les talens, l'esprit et l'âme d'un esclave ayant été vendus ensemble avec son corps.

» Mon maître, jusqu'à ce jour, m'avait assez bien traité; aussi la punition injuste qui venait de m'être infligée me

navra le cœur. Le regret de ne plus voir ma fille ajoutait à mon accablement ; ma santé s'altéra. Le mulâtre alarmé eut recours aux conseils de la médecine. Il montra un grand désir de me revoir mieux portant, c'est-à-dire, de ne pas me perdre. Mais comme mon mal était dans l'âme, les ressources de la médecine furent impuissantes pour le guérir ; L'avarice donna de meilleurs conseils; elle lui fit prendre la résolution de me vendre avant que les progrès du mal fussent plus apparens.

» Toutefois, malgré ma réputation de bon serviteur, les gens de Saint-Marc ne voulaient pas de moi : ma couleur noire avait pris, depuis ma maladie, une nuance de jaune qui repoussait les acheteurs ; ils craignaient qu'on ne vou-

lût se défaire de moi, comme un cabrouetteur habile se défait de ses mulets, quand il commence à les sentir moins propres au service.

» Cependant, j'eus alors des nouvelles de ma fille. Venue à Saint-Marc avec sa maîtresse, le jour même où j'avais sauvé la famille naufragée, elle m'avait reconnu, lorsqu'au sortir de l'eau, je tombai sans mouvement et sans connaissance sur la grève. Sa maîtresse, la bonne madame Dubourg, avait eu pitié de moi ; ce fut elle qui me fit donner les premiers secours. Depuis, un de ses noirs qui, de temps en temps, venait vendre du charbon à Saint-Marc, fut chargé par elle de me donner des nouvelles de ma fille et de s'informer de mon

état. Compère Mayombé (1), dis-je à ce noir, un jour qu'il me trouva gisant à la porte de la case, et demandant au soleil de ranimer mes forces épuisées, compère Mayombé, voici le cas où je me trouve : Mon maître veut me vendre, et l'on ne veut pas m'acheter ; on craint que je n'aie perdu toutes mes forces, et que je ne meure bientôt ; mais on ne sait pas que mon mal est là, ajoutai-je, en mettant la main sur mon cœur; avec bonne maîtresse comme la tienne, avec la vue de ma fille, moi guérir bientôt, moi devenir plus fort, plus adroit que jamais ; dis cela à bonne maîtresse, compère Mayombé. Il me le promit, et tint parole.

(1) *Mayombé*, nation du Congo.

» Le lendemain, madame Dubourg arriva. Dans la conversation qui s'établit entre elle et le mulâtre, les prétentions de celui-ci me firent craindre plusieurs fois que le marché ne fût trop difficile à conclure. Mais je sus employer, pour engager la dame, cet humble sourire que le pauvre nègre se permet avec les blancs, dont l'air et les manières lui reviennent, et qu'il ne serait pas fâché d'avoir pour maîtres, préférablement à d'autres. Madame Dubourg me paya un peu cher; mais en combien d'occasions cette bonne dame ne m'a-t-elle pas dit qu'elle n'y avait pas de regret! Je fis, il est vrai, ce qui était en moi pour qu'il ne lui en vînt jamais aucun.

» La présence de ma fille et l'air pur des Mornes m'eurent bientôt rendu

mes forces ; revenu ainsi à mon premier métier de cultivateur, travaillant avec zèle, et, si j'ose dire, avec amour, je n'eus pas de peine à croire à la providence ; car madame Dubourg s'empressa de me faire connaître les principes de la religion, ce que le mulâtre avait toujours négligé. N'était-ce pas, en effet, la providence qui, pour me récompenser d'un acte de courage, avait amené toutes les circonstances au bout desquelles madame Dubourg était devenue ma maîtresse ?

» L'habitation de cette brave dame n'était pas bien considérable. Un petit nombre de carreaux étaient consacrés à la culture du coton ; dans tout le reste s'élevaient encore de grands bois dont

on ne tirait parti que pour le charbon qu'on fesait et qu'on portait vendre à Saint-Marc. Madame Dubourg était venue jeune à Saint-Domingue avec son père, qui mourut bientôt. Elle fit, pendant quelque temps, un petit commerce, puis épousa un officier de troupe, qui, ayant obtenu sa retraite, se fixa dans les Mornes avec sa compagne.

» Au commencement de la révolution, M. Dubourg alla en France et n'en revint point. Il avait à réclamer une bonne somme d'argent, qui devait l'aider à agrandir sa culture ; mais il fut massacré dans une émeute populaire, comme partisan trop déclaré du roi, et parce qu'il affectait, disait-on, de se montrer avec son vieil uniforme. On a prétendu que ce meurtre fut commis à l'instigation de

la personne même contre qui il était venu réclamer.

» Quand les troubles de la révolution se manifestèrent à Saint-Domingue, les voisins de ma maîtresse eurent l'infamie de lui reprocher ce qu'ils appelaient l'*aristocratie* de son pauvre mari ; plus tard, on lui fit un crime de la bonté, de la douceur qu'elle montrait aux nègres. Elle était bonne aussi pour les petits blancs du voisinage, qu'elle secourait dans leurs maladies et dans leurs besoins ; mais son humanité envers les pauvres esclaves gâtait tout et semblait un juste titre à l'ingratitude des hommes libres qui avaient eu part également à ses bienfaits. Les noirs se montrèrent plus reconnaissans ; aucun de mes compagnons ne s'éloigna ; nous continuâ-

mes tous à travailler pour madame Dubourg comme si rien ne fût arrivé autour de nous qui eût pu changer nos idées de soumission. Aussi notre bonne maîtresse réussit-elle à faire quelques économies, bien que son habitation fût peu considérable, et qu'elle n'eût jamais songé à profiter de nos sueurs avec cette âpreté d'ambition si ordinaire aux blancs des colonies.

» Voici quel était son projet à notre égard : Nous aurions travaillé quelques années encore pour elle, puis, quand elle aurait amassé de quoi la faire vivre honnêtement en France, elle eût satisfait le désir qu'elle éprouvait depuis long-temps d'aller finir ses jours dans le pays où elle était née et dont elle parlait souvent et avec beaucoup de charme.

Le terrain de l'habitation aurait été alors partagé entre nous, ainsi que les instrumens d'agriculture et les outils nécessaires. L'arrivée des Français vint déranger ce plan.

» Dès les premiers temps de l'expédition, et avant qu'on eût arrêté le général Toussaint, il se présenta dans nos Mornes un jeune homme venu de France, qui se disait neveu de madame Dubourg, et qu'elle reconnut pour tel. Dans les races noires qui n'ont pas éprouvé de mélange, le caractère d'un individu ressemble à celui de tous les autres ; il n'en est pas de même, sans doute, dans les races blanches ; car ce jeune homme était aussi ambitieux, aussi dur, aussi exigeant que sa parente était modérée, douce et facilement contente. Il montra

d'abord des intentions malhonnêtes envers ma fille, ce qui lui attira quelques reproches de la part de madame Dubourg, qui n'en fesait pas souvent. Ensuite, et, comme pour se mettre au-dessus de cette espèce d'humiliation, il prit dans la maison des airs de maître, que sa tante fesait semblant de ne pas apercevoir, mais qui la choquaient beaucoup. On était enfin aussi mécontent de lui qu'il pouvait l'être des autres, quand il fut rappelé par les fonctions de plume dont il était chargé à la suite de l'armée, car il n'était pas militaire.

Cependant nous avions tort de nous croire débarrassés de lui. Après que le général Toussaint eut été arrêté et conduit en France, les affaires prirent un aspect plus sinistre; une infinité d'in-

dividus noirs, mulâtres, ou même blancs, devinrent suspects ; les prisons des villes situées au bord de la mer se remplissaient, et vous savez comment on les vidait ensuite. Un jour, il se présenta dans nos Mornes, que l'armée noire n'occupait pas encore, un détachement de la garde nationale de Saint-Marc. Madame Dubourg nous fut enlevée. Cet acte nous étonna. De l'étonnement nous passâmes à l'indignation la plus violente quand nous eûmes appris qu'on l'avait mise en prison. La nuit suivante, un grand nombre d'entre nous passèrent à l'armée noire, ce que nul n'avait fait jusque-là.

»Quelques jours après cet enlèvement, qui nous avait réduits au désespoir, étant aux aguets suivant l'habitude que

les circonstances nous avaient forcés de prendre, nous aperçûmes venir un autre détachement de garde nationale. Ce nous fut un signal pour prendre la fuite et nous jeter dans les bois. Il ne resta sur l'habitation qu'un vieillard tout-à-fait hors d'état de marcher. Le lendemain il nous raconta que le neveu était à la tête de la troupe, et qu'il avait paru bien fâché de ne trouver personne. Les recherches les plus rigoureuses furent faites dans les recoins de la grande case ; mais on n'eut garde d'y découvrir ce qu'on cherchait sans doute ; un mot que madame Dubourg avait eu le temps de me dire à l'oreille, sauva son petit trésor. Nous sûmes bientôt que plusieurs habitans ayant attiré à la côte le plus qu'ils avaient pu de leurs nègres, les avaient vendus à des Espagnols ou à des

Américains, et il est probable que le neveu de madame Dubourg voulait en faire autant de nous. Cependant la bonne dame fut élargie et revint à l'habitation. Elle vit bien alors que le moment de quitter la colonie était venu. En conséquence elle fit ses dispositions pour passer au continent d'Amérique avec Fleurette et moi. Là, elle voulait reprendre le commerce pour quelque temps encore avant de retourner dans son pays natal.

»Dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre la résolution prise et le moment de l'exécuter, quelques-uns des nègres, qui avaient pris parti dans l'armée noire, se présentèrent un jour à la porte de la grande case. Bonne maîtresse, dirent-ils en s'adressant à madame Dubourg,

c'est à regret que nous vous avons quittée ; mais les blancs l'ont voulu : pourquoi vous mettaient-ils en prison ? Nous voulions vous venger ; maintenant nous avons goûté de la vie de soldat ; nous retournerions difficilement à la culture ; mais, bonne maîtresse, nous vous avons coûté de l'argent, il est juste que vous ne le perdiez pas ; prenez dans ce sac ce que vous croirez dû pour notre affranchissement et celui de nos camarades qui n'ont pas encore été aussi heureux que nous dans leurs courses. Madame Dubourg ne comprenait point d'où tant d'argent pouvait être venu à ces noirs ; car c'était un sac tout plein de portugaises : ils lui racontèrent alors comment, ayant été envoyés vers la *Coupe des Gonaïves*, pour arrêter tous les blancs qui tenteraient de passer par

cette communication du Nord de l'île avec le Sud, ils avaient rencontré un de ces commandans de place qui trouvaient le moyen d'extorquer de bonnes sommes d'argent par la terreur qu'ils inspiraient aux hommes de couleur libres, en les accusant de conspirer avec les noirs de la Montagne, et de leur faire passer des armes, des munitions de guerre ou des avis. Ce commandant, qui avait une petite escorte, ne tint pas compte de la sommation qui lui fut faite de s'arrêter; il voulut poursuivre sa route, mais un coup de fusil l'atteignit; il tomba roide mort; son escorte fut dissipée et son lourd porte-manteau devint le partage de la petite escouade.

» Mes bons enfans, dit madame Dubourg, je suis fâchée que vous ayez cru

me venger en fesant du mal aux blancs. Je n'ai pas besoin de l'argent que vous m'offrez pour vous regarder comme entièrement affranchis. J'aimerais mieux que vous eussiez obtenu cet argent par tout autre moyen ; mais enfin puisque les chances de la guerre l'ont mis entre vos mains, faites-en un bon usage. Si vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi, et à mesure qu'elle disait ces mots, tous les nègres qui étaient présens pleuraient, la seule chose que je vous demande, c'est d'être miséricordieux envers les blancs ; leur tour d'être malheureux est venu ; il ne faut pas insulter au malheur.

» Elle leur fit donner à manger ; puis, quand ils furent partis, Philippe, me dit-elle, il est temps de quitter ces

Mornes où j'étais si heureuse! On va parler de la visite que j'ai reçue ; on ne manquera pas de m'en faire un crime ; allons à Saint-Marc, et embarquons-nous au plutôt. Rassemble les noirs qui sont restés sur l'habitation.

» Quand ses noirs furent tous venus en présence de madame Dubourg, mes enfans, leur dit-elle, je vais vous quitter; partagez-vous en frères ce terrain que vous avez cultivé comme bons serviteurs; ne vous mêlez pas de la guerre, et vivez en paix dans ces montagnes où je ne serai plus avec vous.

» Les pauvres noirs fondaient en larmes; ils voulaient tous suivre leur ancienne maîtresse. Mes enfans, cela n'est pas possible; on ne voudrait pas embar-

quer tant de monde, et le temps presse. D'ailleurs, je n'aurai plus d'habitation à faire valoir. La loi vous a affranchis depuis plusieurs années; travaillez pour vous-mêmes; mariez-vous, et que je puisse, dans la terre étrangère, me consoler de n'être plus ici, en pensant que des familles heureuses s'y sont établies et ne m'ont pas oubliée.

» Ce même jour, nous nous mîmes en route; nous allâmes coucher à l'habitation d'un ancien camarade de monsieur Dubourg, et ce fut le lendemain au matin que nous vous rencontrâmes au milieu de *La Désolée*. Certainement nous n'aurions pas choisi cette route sans la crainte de rencontrer quelque bande malfaisante dans les chemins plus fréquentés.

Telle était la narration simple et naïve de Philippe ; je ne pouvais entendre cet homme si essentiellement vertueux, et dont la bonté naturelle ne fut jamais étouffée par le ressentiment des plus grandes injustices, sans me rappeler cette admirable sentence des sages de l'Inde, qui veulent que l'homme de bien ressemble à l'arbre de sandal parfumant, lorsqu'on l'abat, la hache même qui le frappe, ou bien à ces végétaux superbes qui, croissant le long des voies publiques, sont assaillis de pierres par les passans, et ne répondent à cet outrage qu'en laissant échapper de leurs branches une profusion de fleurs et de fruits. J'apprenais aussi, par Philippe, que madame Dubourg, en prolongeant, peut-être à cause de moi, son séjour à Saint-Marc, avait couru des risques ; dans

l'état d'irritation où l'on était alors, la visite que ses noirs lui avaient faite, aurait bien pu, comme elle en eut la crainte, lui être imputée à crime.

Pour moi, je n'avais rien à montrer, dans l'histoire de ma vie, qui rappelât l'idée de ce sublime dont les actes naissent d'eux-mêmes et sans effort chez les âmes privilégiées en qui nous l'admirons ; mais dans cette multitude d'événemens déplorables dont j'avais été spectateur et que je racontais aux miens, se trouvait la justification de mon éloignement pour le monde, justification qui, pourtant, n'était pas nécessaire auprès de Philippe et de sa fille.

CHAPITRE V.

NAISSANCE DE MA FILLE.

Cependant Fleurette me rendit père d'une fille, que je nommai Marie, en souvenir de ma mère. Cet événement accrut le bonheur de la famille. Le bon Philippe ne se possédait pas de joie. Il trouvait dans ma fille quelques traits de

cette Mabiala, dont l'image n'était point sortie de sa mémoire à la fois tendre et constante. Les ressouvenirs de Guinée étaient devenus pour lui plus fréquens, mais plus doux; et moi aussi, en caressant ma petite Marie, je songeais plus souvent encore à cette terre de Pologne, où j'avais pris naissance, et que je ne devais plus revoir; je songeais à mes parens perdus tous à la fois dans un jour de malheur; et pourtant mes souvenirs n'avaient plus la même amertume, depuis qu'il m'était né une fille; tant les rêves de l'espérance savent adoucir les regrets les plus cuisans et les plus légitimes!

La couleur de mon enfant ne m'inspirait aucune crainte pour son avenir.

J'avais un espoir assez fondé de lui laisser quelque chose. Elle pourrait toujours convenir à un galant homme de sa classe; et je me promettais bien de faire naître, d'entretenir en elle ce goût pour la retraite, la plus sûre garantie de repos et de bonheur, sur laquelle on puisse compter au milieu des classifications que le monde a imaginées, classifications bien odieuses, sans doute, mais trop souvent inévitables. Prenons toujours les hommes comme ils sont, et toutes les fois qu'un trop grand nombre d'entr'eux prétendent que nous ne sommes pas leurs égaux; qu'avons-nous de mieux à faire que de nous tenir à l'écart? Leur dédain alors ne pourra pas plus nous atteindre que la flèche lancée contre un rocher n'arrive à la grotte mystérieuse qu'il recèle, et que le chasseur n'a point

aperçue. Dire que Fleurette partageait entièrement, au sujet de notre fille, ma manière de voir, ce serait une assertion qu'on ne croirait point. Son esprit n'était pas capable d'une si grande confiance en l'avenir, et plus elle se sentait de tendresse, plus elle craignait que Marie ne fût née dans un état qui l'empêcherait un jour d'être heureuse. Il aurait presque fallu, pour la satisfaire, que cette enfant naquît tout-à-fait blanche; mais ce miracle n'était pas au pouvoir de l'amour, qui en fait tant d'autres. Il fallait bien se contenter de ce que le ciel nous avait envoyé. Heureusement, il y avait pour Fleurette, dans ses devoirs et ses soins de mère, une suite d'utiles distractions qui eurent bientôt chassé de son esprit toute préoccupation fâcheuse, et je puis dire que les

temps qui suivirent la naissance de notre fille furent, pour ma compagne, une époque de paix et de contentement, à laquelle nulle autre portion de sa vie ne pouvait être comparée. Il en fut ainsi de moi. Mon bonheur semblait avoir acquis plus de stabilité. Quelques beautés que l'aspect de mon élysée m'eût présentées d'abord, ce lieu tout enchanteur m'était devenu plus précieux encore. Ma première félicité avait tenu beaucoup de l'enthousiasme que les choses nouvelles inspirent; celle-ci était plus intime et plus profonde. Je m'attachai davantage à mes cultures. Je devins, s'il faut le dire, aussi fier du petit coin de terre, destiné à passer aux miens, qu'un riche propriétaire peut l'être des vastes domaines dont se composera son héritage.

Une autre voie heureuse s'offrit à moi en ce même temps, et j'y entrai de plein cœur. C'était cette application d'esprit qui a tant de charme, quand elle est modérée, et qu'elle s'entremêle aux occupations champêtres. Le père Félix avait une bibliothèque bien choisie; il me proposa de faire connaissance avec la littérature espagnole. J'acceptai son invitation, plutôt pour lui faire plaisir, que par aucun attrait réel. J'avais lu en français le don Quichotte; il m'avait plu; mais je ne croyais pas devoir le mieux connaître, car je ne m'attendais point à toutes ces richesses de pensées, à ce bon sens des proverbes, à ce piquant des allusions que les meilleures traductions ne rendent qu'imparfaitement, surtout quand l'ouvrage à traduire fut écrit, comme le chef-d'œuvre de Cer-

vantes, dans un temps où la langue n'avait rien perdu encore de sa candeur primitive, et que des idiômes voisins et conquérans n'en avaient pas altéré les formes et amolli l'énergie. Mais le mérite de la littérature espagnole ne se borne point à cet admirable roman : des histoires solidement écrites, une grande exactitude dans les descriptions de pays, dans le tableau de leurs établissemens et de leurs ressources, exactitude que les auteurs de statistique ne montrent pas toujours en France, une connaissance de mœurs, une science de la vie qui ne peut être le partage que d'un peuple dont l'activité fut autrefois grande et puissante, une profondeur philosophique qui sait respecter la religion, et qui creuse avec audace, et assez profondément, à côté d'elle, sans en saper les

bases; tels sont les avantages et les richesses que cette littérature possède, et qui, placés en regard de l'exagération, de l'extravagance même qu'on est en droit de reprocher à sa poésie en général, et particulièrement à ses compositions dramatiques, donnent la clé du caractère espagnol, plein d'essor et de vigueur, capable de se laisser emporter, par toutes les sortes de fanatisme, plus loin encore qu'aucune autre nation existante, et en même temps assez retenu pour n'avoir pas donné l'exemple d'un peuple qui fait monter son souverain sur un échafaud, ou dont les membres s'égorgent de province à province, de ville à ville, de famille à famille, pour des opinions théologiques, dont la croyance ne saurait jamais faire beau-

coup de mal, et dont la discussion est toujours désastreuse.

Le père Félix me prêta aussi quelques petits ouvrages écrits dans l'île, et qui n'étaient pas imprimés. Dans le nombre se trouva une nouvelle, dont la singularité me saisit, et comme j'ai déjà rappelé que les Espagnols sont un peu moins inhumains que les autres peuples d'Europe envers les noirs, il est juste de dire qu'ils furent, de beaucoup, plus cruels, plus injustes envers les Indiens. On en verra quelque chose dans cette nouvelle que je transcris telle que je l'ai lue.

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DES TROIS PREMIÈRES FEMMES D'EUROPE QUI VINRENT DANS L'ÎLE DE CUBA.

Ceci est l'histoire de trois Castillanes, les premières femmes d'Europe qui soient venues dans l'île de Cuba. J'étais la plus âgée, et je puis seule conter aujourd'hui ce qui nous est arrivé. Les deux autres, dont une était ma fille,

sont mortes encore dans la première fleur des ans. Don Diego Velasquez, qui fut envoyé par le grand commandeur d'Alcantara, amiral des Indes et résidant alors à San-Domingo, à la poursuite des Indiens qui s'étaient sauvés dans la partie orientale de l'île de Cuba, était de la terre de Cuellar, en Castille. A la tête de trois cents Castillans par lui commandés en sa qualité d'adélantado, il était parti de Salvatierra de la Sabana, et avait débarqué au port de Palmas, dans la province occupée par le cacique fugitif Hatuey.

Ce cacique avait engagé les Indiens, qui le reconnaissaient pour chef, à jeter dans les fleuves et les lacs tout l'or qu'ils pouvaient avoir, afin d'empêcher que ce funeste métal, adoré comme

un Dieu par les Espagnols, ne devînt une cause de violences cruelles et de ruine. Il leur fit même promettre, sous serment, de ne pas découvrir, fût-ce devant la mort, en quels lieux la terre enfermait ces richesses, pour lesquelles la population malheureuse d'Haïti avait déjà péri, presque tout entière, dans d'insupportables travaux.

L'adélantado n'était suivi que de trois cents hommes; mais avec ce petit nombre, qui avait des armes de fer, il eut bientôt soumis toute la province orientale, et imposé le joug de l'Espagne à de pauvres sauvages, qui ne pouvaient employer à leur défense que des roseaux armés d'os de poisson, et des épées de bois qu'ils appelaient *macanas*. Hatuey avait été pris, et condamné à périr par

le feu. Mais trois cents hommes, exposés à des maladies plus dangereuses que ne pouvait l'être aucune bataille avec les Indiens, étaient hors d'état de faire flotter sur toute l'étendue d'une île si grande les drapeaux à bandes jaunes et rouges où l'on voit des tours et des lions. Don Diégo Velasquez avait donc besoin de renforts. Il en vint un, peu considérable, à la vérité, par le nombre des combattans, mais qui, par le choix de l'arme et par la bravoure de ceux qui savaient s'en servir, n'était nullement à dédaigner. C'étaient trente archers commandés par Panfilo de Narvaez, et qui arrivaient de la Jamaïque.

Panfilo de Narvaez était né comme l'adélantado dans la terre de Cuellar, au village de Navalmaçano, d'où je suis

moi-même. C'était un homme d'un air imposant, d'une haute taille, aimable dans sa conversation et dans ses manières, mais à qui l'on a reproché de n'avoir pas assez de prudence, et de laisser trop courir cette fortune dont le sage doit prévoir les caprices, et prévenir, quand il peut, les écarts.

Narwaez fut parfaitement accueilli par l'adélantado, son compatriote; et tandis que ce dernier s'occupait de répartir, entre les Castillans, les Indiens qui s'étaient soumis, et de jeter les fondemens de Baracoa, auprès du port que les Indiens nommaient ainsi, et où Colomb avait abordé la première fois qu'il prit terre dans l'île de Cuba, le jeune aventurier de Navalmaçano partit pour la province de Bayamo, qui n'avait pas

des montagnes très-élevées, et qui se présentait sous un aspect fort gracieux. Les Indiens s'empressaient d'accourir sur son passage, et de lui apporter des vivres en abondance; mais en ayant soin toutefois de ne pas lui montrer de l'or. Cependant, comme ces Indiens étaient tous nuds, il leur prit envie d'avoir les vêtemens dont les Espagnols étaient couverts. Ils se proposèrent de surprendre Narvaez et sa troupe, et y réussirent.

A l'aide de ces forêts si épaisses de l'île, qui permettent encore de la traverser dans toute sa longueur de deux cent trente lieues, en ne cessant pas de cheminer sous des arbres, les Indiens arrivèrent au nombre de sept mille, à ce qu'on dit, et se glissèrent, sans être

aperçus, tout autour du village occupé par les Espagnols.

Narvaez avait cependant posé des gardes ; et sa jument, le seul animal de cette espèce, que les Indiens eussent encore vu, et qui, par sa taille, par la rapidité de sa course, par la poussière que fesaient voler ses pieds, et par cet accord de mouvemens où l'homme et l'animal ne paraissaient former qu'un seul être, répandait la terreur chez les Indiens, cette admirable jument, qui portait un collier de sonnettes à chacune desquelles les sauvages, dans leur simplicité, prêtaient la voix d'un millier d'ennemis, avait été mise à couvert dans un *bohio* ou case de paille et de feuilles. Mais les Indiens étaient habitués à faire si peu de bruit en traversant leurs forêts, qu'ils

surent tomber à l'improviste sur les sentinelles et les empêcher de donner l'alarme. Tous les Castillans auraient pu être enlevés. Les diverses bandes d'Indiens, au milieu desquelles la petite troupe de Narvaez se trouvait prise comme un lièvre en son gîte, devaient, à un signal, se jeter toutes à la fois sur les étrangers, à qui une impénétrable enceinte de sept mille adversaires allait ôter tout moyen de fuir. Les habits des Castillans furent le moyen de salut que le ciel leur tenait en réserve; ces habits, dont ils s'étaient dépouillés pour goûter mieux à l'aise les douceurs du sommeil, parurent aux Indiens plus faciles à prendre que lorsqu'ils recouvraient les membres des redoutables *conquistadores* (1). Les premiers qui les

(1) Conquérans.

aperçurent mis ainsi à l'écart, jetèrent un cri de joie qui réveilla les Espagnols, et fit manquer l'entreprise.

Tandis que les Castillans, tirés tout à coup de leur sommeil, ne savaient point encore au milieu des ténèbres ce qu'ils voyaient et entendaient; tandis qu'une inévitable terreur, suite de la surprise, et une résolution courageuse de se défendre les agitaient à la fois, et en se contrariant, les tenaient en hésitation, Narvaez, à la lueur mourante d'un feu allumé la veille auprès du lieu où il avait fait sa couche de quelques feuillages, fut aperçu par les Indiens, séparé de sa terrible jument et ne fesant plus corps avec elle. On lui porta deux coups de *macanas*, et on crut l'avoir tué. Lui-même dit sur le moment à un religieux francis-

cain, qui se trouvait à côté de lui : Je suis mort ! et il demanda l'absolution Mais il n'était qu'étourdi.

Le religieux l'aida à se relever, et lui amena sa jument. Il ne se donna pas le temps de harnacher complètement sa bête ; mais il n'oublia pas le collier de *cascabeles* (1), et montant à cheval dans l'état où il se trouvait lui-même, c'est-à-dire en chemise, il se mit à galopper au milieu des Indiens qui, tout effrayés et de cette promptitude de la part d'un homme qu'ils avaient cru mort, et de la vivacité du coursier, et bien plus encore du bruit des sonnettes qui était si épouvantable pour eux, s'ouvrirent devant lui et se dispersèrent.

(1) Sonnettes.

Cette singulière aventure ne fit que rendre Panfilo de Narvaez plus cher à l'adelantado, son compatriote. Or, il arriva que celui-ci voulut épouser une jeune signorita qu'il aimait beaucoup, et qu'il avait laissée à Cuellar. C'était la fille du contador (1), don Cristoval de Cuellar, qui était si zélé pour le service du prince, et qui avait coutume de dire que, s'il avait deux âmes, il n'hésiterait point à les vouer à l'enfer pour le bien de la couronne. Narvaez aussi, en partant pour les Indes, avait laissé une jeune personne qui lui était chère. On l'appelait la belle Juanita, et c'était ma fille.

Narvaez était fils d'un des hidalgos

(1) Officier de finance.

les plus pauvres du canton, et qui était chargé d'une nombreuse famille. Juanita avait pour père un laboureur qui était fort à son aise. *San Isidro, el labrador* (1), n'était pas plus considéré que lui de son vivant. Il voyait avec peine que sa fille unique fût recherchée par un si pauvre garçon, et ne se montrait pas disposé à la lui accorder. Panfilo voulant sortir de cette misère, qui était un obstacle à ses vœux d'amour, demanda la bénédiction paternelle, un baiser peut-être à Juanita, et se mit en route pour le pays de l'or.

Cependant le père de Juanita me laissa veuve bientôt après. Je m'étais moins opposée que lui aux sentimens

(1) *Saint Isidore, le laboureur.*

de Panfilo, parce que je voyais bien que Juanita les partageait. Quand Narvaez était parti pour le pays de l'or, j'avais applaudi intérieurement à sa résolution, mais en craignant toutefois qu'il ne retournât infidèle. Cette crainte devint en moi d'autant plus vive de jour en jour, que la pauvre Juanita me paraissait avoir donné irrévocablement son cœur à celui qui était allé si loin; elle se gardait bien de prêter l'oreille aux discours de plusieurs autres jeunes gens qui, pour la plupart, avaient sous le soleil de Castille, bien plus de terre que la famille de Narvaez ne pouvait en montrer.

Quelques années se passèrent dans cet état pénible. Juanita soupirait, et moi je me tourmentais de mes craintes. Un

jour, don Cristoval de Cuellar vint me trouver à Navalmaçano. En le voyant apparaître sur sa mule, j'eus d'abord l'idée qu'il avait maille à partir avec nous pour d'anciens comptes, car c'était bien le plus rigide contador qu'il y eût dans toute la Castille. J'ouvrais déjà le petit tiroir où le défunt enfermait les quittances diverses, quand don Cristoval, sautant à bas de sa mule avec un air de joie qui ne lui était pas ordinaire, me remit une lettre que Panfilo écrivait à mon pauvre mari, dont il ignorait la mort.

Dans cette lettre, il annonçait que sa fortune était en bon chemin, puisque l'adélantado l'avait fait son premier capitaine; il rappelait son affection pour Juanita qui, dès long-temps, avait tou-

ché son cœur, et nous priait, avec les expressions les plus passionnées, de la lui accorder en mariage, afin qu'il fût aussi heureux que l'adélantado, à qui don Cristoval devait conduire dona Maria de Cuellar, sa fille. Il ajoutait en finissant que Juanita pourrait suivre la fille du seigneur contador; celle-ci devant s'embarquer comme dame d'honneur de dona Maria de Toledo, qui allait joindre son mari l'*Almirante* (1).

Don Cristoval m'apprit alors qu'un vaisseau allait être prêt à San-Lucar de Barraméda; il me dit aussi que, puisque

(1) L'*Almirante*, celui qui voit, qui dispose, le chef suprême. L'*adélantado*, celui qui est envoyé devant, qui est délégué, le lieutenant-général.

mon mari était mort, et que Juanita était fille unique, il ne tenait qu'à moi d'aller avec elle. Je répondis au seigneur contador du mieux que je pus ; je le remerciai de la démarche qu'il venait de faire, et d'une communication qui, dans le moment, me causait plus de trouble encore que de joie, et je lui demandai quelques jours pour faire mes réflexions.

Juanita ne se montrait nullement effrayée de passer les mers, et d'aller affronter des climats nouveaux où nous savions qu'un grand nombre d'Espagnols, en allant à la recherche de l'or, n'avaient trouvé qu'un trépas plus prompt et plus misérable. Pour moi, qui n'étais pas si jeune, je ne pouvais me faire à cette idée, qu'il fallût quitter les lieux où j'étais née, et d'où je n'étais

jamais sortie. Cependant il le fallait bien, puisque ma fille voulait partir. Je fis une neuvaine à Notre-Dame-d'Atocha qui, étant noire, me paraissait devoir prendre sous sa protection les pays brûlans et étranges où ma fille était appelée. Beaucoup de messes furent dites à mon intention, et cette intention était de connaître si Juanita devait aller si loin pour trouver un époux.

Après les neuf jours, la résolution de ma fille était encore la même, et je regardai la constance de sa volonté comme un arrêt du ciel. Je pris des arrangemens pour nos biens avec un de mes frères, et nous nous tînmes prêtes pour le jour du départ, que don Cristoval venait de fixer. Don Cristoval ne quittait pas Cuellar seulement pour accompa-

gner sa fille ; la charge de trésorier dans les possessions nouvelles lui avait été accordée, et c'était sans peine, ni regret, qu'il se disposait à partir pour le pays de l'or, où les recettes seraient plus abondantes et plus faciles que dans un pauvre canton de la Castille. Je n'avais pas les mêmes raisons que lui pour écarter de mon esprit toutes les pensées pénibles, tous les fâcheux pressentimens qui venaient en foule m'assaillir ; car, lorsqu'on est mère, la vue même du prochain mariage de la fille qu'on chérit le plus, n'est pas un motif pour cesser de craindre, pour rassurer pleinement un cœur que sa tendresse tient toujours en alarme.

Nous partîmes après avoir enten-

du la messe de *Madrugada* (1). Il me serait impossible de rendre tout ce que j'éprouvai en me voyant pour la dernière fois, peut-être de ma vie, dans l'église de notre village. Mes larmes étaient abondantes ; mais j'en dérobais le plus que je pouvais aux regards de ma fille, qui croyait aller à son bonheur. Bientôt après, nous montâmes sur des mules pour nous rendre à Cuellar, où nous devions nous joindre à don Cristoval et à sa fille, afin de prendre ensemble le chemin de San-Lucar de Barraméda.

L'aube blanchissait déjà les bords de l'Orient, quand nous dîmes ainsi adieu à la demeure de nos pères ; un petit vent

(1) *Du point du jour.*

qui passait sur des collines que le mois de mai avait couvertes de fleurs, nous apportait, pour la dernière fois, l'air embaumé de la patrie; nous entendîmes encore une fois les coqs saluer le matin, et les douces brebis confondre leurs bêlemens graves avec les bêlemens plus aigus de leurs nouveau-nés. Depuis, en traversant une partie de l'Espagne, je ne vis plus rien, hors quelques scènes champêtres et pastorales, qui me rappelaient les lieux chéris d'où je m'éloignais toujours plus. Je ne pris pas même garde à Séville, la merveille des Espagnes; mais la vue de la mer me saisit, me troubla, quand je l'aperçus tout à coup des premières hauteurs et que l'horizon s'offrit aux yeux net et sans bornes, montrant à peine la ligne où les eaux et le ciel se touchaient au bout de

leur immensité. Je sentis mon cœur s'élancer un moment comme pour s'épandre au dehors, puis tout-à-coup rentrer et retomber d'effroi sur lui-même. Bientôt on put me faire voir le vaisseau qui nous attendait, et, en ce moment, je découvris un peu moins d'assurance sur le visage de Juanita; il en paraissait bien moins encore sur celui de dona Maria de Cuellar; mais son père ne parlait que de ce qui avait rapport à notre voyage, et c'était avec le sang-froid d'un homme de finance, qui ne voit que de l'argent au bout de tout ce qu'il pense et de tout ce qu'il fait.

Le vaisseau mit à la voile; ce fut par un beau temps que nous perdîmes de vue les dernières montagnes d'Europe et celles qui, sur le continent africain,

présentent aux navigateurs des cimes dentelées au-dessus desquelles s'élèvent des sommités plus vastes, qui, au mois de mai, étaient encore couvertes de neige. Pendant quelques jours, le vaisseau fendit d'un cours heureux les ondes; leur blanche écume semblait caresser joyeusement sa proue; mais cela ne dura point; et, un matin, il commença de bondir sur les vagues, et les lames d'eau qu'il rompait rejaillissaient sur ses flancs avec fureur.....

Cependant les Indiens qui étaient parvenus à surprendre Panfilo de Narvaez, mais contre lesquels il n'avait eu besoin que de se montrer sur sa jument pour les mettre en fuite, s'étaient retirés de la province de Bayamo dans celle de Comaguey où les habitans ne voulurent

pas leur permettre de rester long-temps, parce qu'ils n'apportaient point de vivres; car chaque Indien n'en a jamais que pour lui et pour peu de jours; et c'est pourquoi cette nation imprévoyante n'a jamais pu tenir assiégés les Espagnols, toujours en si petit nombre dans leurs excursions, et se trouvait forcée, au bout d'une semaine, de quitter, pour se procurer des vivres, ces étrangers qu'elle aurait pu si facilement contraindre, chasser, anéantir, sinon par les armes, du moins par la faim.

Les pauvres fugitifs, voulant se réconcilier avec les Castillans, eurent recours au licencié Bartolomé de Las-Casas, qui commençait à se montrer leur protecteur par sentiment de religion et d'humanité. Ils lui apportèrent en pré-

sent quelques fruits et des objets d'histoire naturelle, dont ils le savaient curieux, et le prièrent d'obtenir leur pardon. Le licencié réussit; car il y avait bien des mouvemens de discorde entre les chefs castillans, excepté toutefois entre ceux qui étaient partis de la terre de Cuellar, lesquels se montrèrent toujours unis comme de bons compatriotes doivent être.

Mais la bonne intelligence ne pouvait avoir quelque durée entre les Castillans et les Indiens, pas plus qu'elle n'en aurait entre des oiseaux de proie et les chantres innocens et timides des bocages. On dirait que, parmi les races humaines, toutes celles qui tremblent et qui songent à fuir, doivent être dévorées par les races à volonté ferme, et

qui, par l'effet de cette volonté, sont méchantes et courageuses ; la force de volonté s'exerçant bien plus pour le mal que pour le bien.

Les Castillans n'entendaient point qu'on les frustrât de leurs prérogatives de *conquistadores ;* chacun d'eux voulait obtenir un *repartimiento*, une répartition plus ou moins considérable d'Indiens auxquels on ne donnait point le nom d'esclaves par je ne sais quel scrupule de tyrans, mais qui avaient à supporter les plus rudes travaux de la servitude, et qui, accoutumés à ne rien faire, à vivre mollement des fruits qui tombaient de leurs arbres, ou de la chasse que leurs enfans fesaient aux oiseaux, se voyaient assujétis aux fatigues des bêtes de somme les plus humiliées,

les plus accablées de misères. Les Indiens de Cuba savaient ce qu'était déjà devenue depuis moins de vingt ans la population d'Haïti, qui passait pour un peu plus forte, un peu plus vigoureuse. Ils cherchaient à gagner le cœur des Espagnols, ils leur offraient des présens comme à des dieux redoutables; puis ils les fuyaient, puis ils cherchaient à les surprendre pour les chasser de leur île, puis ils demandaient pardon, et toujours ils se montraient faibles, toujours ils se retrouvaient impuissans.

Ainsi, d'une part, on épiait toutes les occasions d'imposer le joug, on cherchait sans cesse à faire naître des prétextes; de l'autre, on projetait inutilement de conserver sa liberté, et chaque effort d'affranchissement, qui ne réussis-

sait point, devenait un lien nouveau d'esclavage.

Telle était la position respective des Castillans et des Indiens dans l'île de Cuba, lorsque nous naviguions dans cette partie de l'Océan atlantique, que nous appelons *la carrera de las Indias* (1). Des mauvais temps nous avaient assaillis quelques jours après notre départ, et ma fille, qui jusqu'alors avait montré beaucoup de résolution et de courage, commença à regretter un peu la terre d'Espagne; mais c'était moins encore la tourmente qui lui abattait l'âme, que les récits divers des cruautés exercées par les *conquistadores*, cruautés qui paraissaient toutes naturelles aux

(1) La route des Indes.

narrateurs, et dont ils tiraient même vanité, quand ils avaient eu l'avantage et la gloire d'y prendre part.

Dans notre village de Navalmaçano, et dans tous les villages d'Espagne où l'on rêvait le pays de l'or, on ne songeait guères au sang dont cet or était souillé ; on ne se doutait pas combien il fallait de coups de bâton et de fouet, pour en faire ramasser quelques pépites dans les rivières, et pour remplir d'un sable, où se trouve ce métal, quelques grelots de Flandres, qu'on mettait aux mains des Indiens, et que, sous peine de châtiment, ils ne devaient pas rapporter vides.

Pour excuser les mauvais traitemens infligés à cette race infortunée, on rappelait, en exagérant comme de coutume

en pareil cas, les superstitions étranges auxquelles elle était livrée; on disait que les démons étaient pour elle un objet d'adoration, et certes, à ce titre, ils ne pouvaient qu'adorer les *conquistadores;* mais on racontait aussi des choses d'après lesquelles on pouvait aisément voir que d'autres objets de culte, plus raisonnables et plus doux, pouvaient être adoptés par elle, et que l'occasion seule de les connaître avait manqué jusqu'alors. La dévotion à la Vierge commençait à se répandre.

Cette propagation avait une double origine; elles sont l'une et l'autre également touchantes. Un pauvre matelot, attaché à une expédition, envoyée de l'île de Santiago (1) pour explorer les côtes

(1) La Jamaïque.

de la grande île de Cuba, lorsqu'on croyait encore que c'était une partie du continent, et qu'elle tenait au riche pays de Cipangu, dont l'amiral Colomb croyait avoir fait la découverte, fut laissé malade au lieu même où depuis a été bâtie la ville de Santiago de Cuba, au fond de cette baie en forme de croix où l'on dit que les vaisseaux peuvent être si tranquilles. Le sort de cet homme paraissait désespéré. Cependant, des Indiens vinrent, lui firent un brancard, et le portèrent sur une colline où le mauvais air qu'on respire au fond des ports et baies ne pouvait l'atteindre. Il avait avec lui une image en papier, de la Vierge, et sa dévotion à la mère de Dieu était grande. Quand il commença à pouvoir un peu se reconnaître, après tant de mal qu'il avait eu, il se mit à ré-

péter souvent l'*Ave Maria*, devant l'image de sa protectrice, et il engageait les Indiens qui l'entouraient à faire comme lui. Devenu un peu plus fort, il dressa, avec des branches d'arbres et des feuillages, une cabane indienne plus grande que celle où on l'avait mis pour recouvrer la santé; l'image vénérée y fut placée sur un petit autel. Le bon matelot aimait à déployer devant les pauvres Indiens tout ce qu'il savait de la religion chrétienne; mais ce dont il leur parlait le plus et avec une onction plus grande, c'était de la bonne Vierge, qui était l'étoile de la mer, la protectrice de ceux qui naviguaient, la consolatrice des âmes affligées, l'appui de quiconque était en détresse.

Les Indiens goûtèrent beaucoup toutes

ces idées, que le matelot tâchait de leur faire entendre du mieux qu'il pouvait; ils se sentaient en détresse, eux aussi, devant ces étrangers si difficiles à satisfaire, qui venaient de la mer sur de si grands canots, et qui fesaient partir de leurs mains le feu du ciel. Voyant par la guérison du matelot, qui avait été si malade, que les prières à celle qu'il appelait l'étoile de la mer, n'étaient point vaines, ils se plurent à orner l'église de tout ce qui leur paraissait devoir être plus agréable à la divine protectrice des faibles. Ils y apportaient chaque jour les plus belles fleurs qui naissaient dans leurs bocages; ils plaçaient sur l'autel de l'eau bien pure, et plusieurs plats de choses à manger, croyant que, de nuit ou de jour, si elle avait faim, si elle avait soif, elle pourrait ainsi satisfaire ces besoins. Quand

ils entraient dans l'église, ils se mettaient à genoux, baisaient la terre, joignaient les mains bien humblement, comme ils voyaient faire au bon matelot, et disaient sans cesse : *Ave Maria ! Ave Maria !* Car ce fut là tout ce qu'ils purent apprendre de l'oraison angélique.

Le matelot eut enfin l'occasion de rejoindre ses compatriotes, mais auparavant il fit promettre aux Indiens de ne pas abandonner le culte de cette mère de Dieu, dont il leur laissait l'image. Ils tinrent leur religieuse promesse. Des chants furent par eux composés en l'honneur de la bonne Vierge; des danses même furent instituées, et le refrain était : *Ave Maria ! Ave Maria !*

Le fameux chef de *conquistadores*, Alonso d'Ojeda, qui était si vigoureux

et si brave, fut le second castillan par qui se propagea la dévotion à la Vierge. Alonso, par témérité, ou pour n'avoir pas une certaine connaissance des lieux, s'était jeté dans une entreprise où il rencontra les plus grandes misères que des hommes puissent éprouver. Il avait débarqué, venant aussi de l'île de Santiago, à Xagua, dans la partie du Sud, et son intention était de se rendre dans les provinces occidentales vers Baracoa. Au lieu de gagner d'abord le haut pays, en s'approchant d'Espiritu-Santo, il voulut suivre la côte, passa près des lieux où l'on voit aujourd'hui la ville de Trinidad, puis se trouva à l'entrée de cette immense *cienaga* (1) que forment, avec les eaux du Rio-Cauto, infestées d'é-

(1) Fondrière.

normes et voraces caymans, celles d'une infinité de petites rivières et ruisseaux qui descendent des montagnes par lesquelles l'île est bien distinctement partagée du Sud au Nord. Ces eaux trouvant depuis Xagua jusqu'après le Rio-Cauto, un terrain constamment bas, s'épanchent sur une vase impure que recouvrent des forêts de mangliers, et dont toujours, mais en vain, on croit atteindre le terme.

Alonso d'Ojeda poursuivit sa route pendant huit à dix jours dans ces lieux extrêmement difficiles, se flattant sans cesse d'arriver enfin à un pays praticable; mais de longues journées où, avec beaucoup d'efforts, il n'avait pu faire qu'une lieue, s'achevaient sans que l'espace à franchir le lendemain se présentât

sous un aspect meilleur. On enfonçait presque toujours jusqu'aux genoux ; on ne trouvait point d'eau potable ; ce n'était que fange, que débris de feuilles et de racines pourries : quant au manger, on n'avait que la ressource dégoûtante de quelques lézards qui, sur un sol tant détrempé, ne pouvaient pas même passer par le feu. A la soif, à la faim, se joignait la privation du sommeil ; car, après tant de fatigues, ce n'était pas dormir que de fermer un instant les yeux en appuyant sa tête sur quelque racine de manglier un peu plus élevée que les autres au-dessus de la vase.

Quand Alonso d'Ojeda et ses compagnons, qui, le premier jour, étaient au nombre de soixante-dix, se furent ainsi écartés de leur point de départ, ils re-

poussèrent l'idée de retourner au lieu d'où ils étaient venus, tant le chemin qu'ils avaient déjà fait leur paraissait effroyable! tant ils redoutaient d'avoir à le faire encore! Ils continuaient d'espérer que cela aurait un bout, et qu'ils verraient le terme de leurs souffrances. Ils allèrent en avant, ne fesant jamais plus d'une lieue d'un soleil à l'autre.

Parmi les soixante-dix hommes, il y en avait déjà plusieurs qui n'avaient plus de chemin à faire dans ce monde, et pour qui s'était trouvée, dans la vase et la boue, la fin de leurs misères et un tombeau. Ojeda pourtant espérait toujours. Il avait dans son bissac une image de Notre-Dame-del-Pilar, que l'évêque Juan Rodriguez de Fonseca lui avait donnée, et à laquelle il portait une grande

dévotion, ayant expérimenté dans plusieurs rencontres et périls que la protection de la reine des anges ne manquait point à ceux qui savaient l'implorer en toute humilité et confiance. Il la plaçait souvent, et toujours plus souvent à mesure que se prolongeaient ses peines, sur quelque branche de manglier, et lui adressait les plus ferventes prières qu'il fût capable de faire. Il promit en vœu de lui consacrer un ermitage au lieu même où il se verrait tout de bon sorti de cette interminable et horrible fondrière, où, tandis qu'on approchait du terme, un plus grand nombre de ses compagnons, excédés de faim, de soif et de fatigues, enfoncés jusqu'à la ceinture dans la fange, se couchaient pour ne plus se relever, et, dans le pays de l'or, disaient peut-être, avant de rendre l'âme, un

triste et dernier adieu aux pauvres et arides montagnes du pays natal, qu'ils s'étaient promis de revoir un jour bien riches et bien fiers!

Il se trouva que la *Cienaga* avait une étendue de trente lieues. Les malheureux Castillans, après avoir perdu la moitié de leur monde, purent enfin, au bout de trente jours, mettre le pied sur un terrain ferme. Ils arrivèrent à Cuyba demi-morts et ressemblant à des fantômes bien plus qu'à des *conquistadores*.

Les Indiens n'abusèrent point de leur extrême faiblesse, comme d'autres peuples l'auraient fait. Dans l'état le plus piteux où des créatures humaines puissent être réduites, couverts de lambeaux et de fange, ne conservant un peu de vie et d'expression dans les yeux que pour

implorer la commisération de ces sauvages, qu'alors ils regardaient bien comme des hommes semblables à eux, les Castillans reçurent un accueil tout semblable à celui qu'on avait fait à Colomb, puis à Sébastien d'Ocampo, quand ce dernier, par les ordres de l'amiral, avait tourné l'île toute entière. La bienveillance dont Ojeda et ses compagnons se virent l'objet, fut même plus empressée, plus active, et surtout plus désintéressée. Ils n'avaient pas à donner de ces grelots, qui fesaient un bruit si merveilleux, ni toute autre de ces bagatelles qui valaient en retour, de la part des Indiens, tout ce qu'ils pouvaient offrir de meilleur en fruits de leurs arbres et en vivres.

Cependant Ojeda avait quelque chose

à donner ; c'était l'image de Notre-Dame-del-Pilar. Il en fit présent au cacique de Cuyba, dont le respect envers l'image sainte fut extrême. Un petit oratoire s'éleva bientôt, et les mêmes signes de dévotion que le bon marinier avait introduits, des chants et des danses semblables à ce que l'enthousiasme religieux avait inspiré déjà, s'établirent aux lieux où Ojeda et ses compagnons, après trente jours de si épouvantables fatigues, avaient enfin posé leurs pieds, presque pourris d'humidité, sur un terrain qui ne cédait point.

Quand nous débarquâmes à la ville que s'occupait à fonder l'adélantado, et pour laquelle il avait choisi une fort belle position sur un promontoire uni et qui s'avance beaucoup en mer, nous

pûmes nous former une juste idée de ce pays des Indes qui parlait tant aux imaginations; et de misérables baraques en planches, que nos compatriotes voulaient bien appeler des maisons, fesaient sentir combien il était peu raisonnable d'avoir quitté pour de telles demeures les villes de la Castille et les tours même les plus délâbrées dont se composent ses antiques villages. Nous ne trouvâmes point, à Baracoa, Panfilo de Narvaez; il avait eu ordre de s'avancer dans l'intérieur de l'île; la situation où l'on se trouvait alors vis-à-vis des Indiens, ne permettait pas qu'on les perdît de vue. On soupçonnait en eux de nouvelles intentions hostiles; voici à quelle occasion : Le licencié Las-Casas avait offert de remplacer, par une image de la Vierge, qui lui appartenait,

celle qu'Alonso d'Ojeda avait jadis reçue de l'évêque Juan Rodriguez de Fonseca, et qu'il avait donnée au cacique de Cuyba.

Cette proposition n'avait pas été favorablement accueillie. Il paraît même que les Indiens crurent y voir un piége. La précieuse image, à laquelle ils avaient tant de dévotion, ne devait plus les quitter, s'ils voulaient toujours qu'elle les protégeât. Toutea utre image leur semblait avoir moins de puissance que celle à qui Alonso d'Ojeda, sauvé sous leurs propres yeux, avait eu tant de foi. Le cacique refusa donc l'échange demandé; il fit plus, il s'enfuit avec l'image adorée. Dans le refus et dans la fuite, les Espagnols virent également je ne sais quelle arrière pensée qui leur déplut.

L'homme qui apporta cette nouvelle nous remit en même temps une lettre de Narvaez, par laquelle il nous laissait le choix d'aller au port de *las Carenas* vers lequel sa présente excursion était dirigée, ou bien d'attendre à Baracoa qu'il y fût de retour. J'étais déjà assez dégoûtée de Baracoa, et, dans mon ennui, je répétais plus d'une fois par jour ce vieux proverbe : la fumée du pays est plus luisante que le feu clair d'une terre étrangère. Mais ma fille pensa qu'il fallait aller au port de *las Carenas*. C'est ainsi qu'on nommait l'établissement auquel depuis on a donné le nom de *Habana*, que portait la province où il est situé.

Cependant on fesait des préparatifs pour le mariage de dona Maria de Cuel-

lar avec don Diego Velasquez. Tout ce que le luxe des fêtes put imaginer dans un pays si nouveau fut déployé à nos yeux. On avait destiné aux époux, dans la salle des festins, deux siéges indiens. Ils étaient faits tout d'une pièce et ressemblaient à un animal qui aurait les pieds et les jambes coupés et s'appuierait, par conséquent, sur le ventre; la queue était levée, ainsi que la tête, où l'on voyait des yeux et des oreilles d'or. Je n'aurais pas donné un maravédis de ces siéges-là, qui n'avaient pas l'air d'être assez commodes; j'aurais d'ailleurs répugné à me voir assise à table comme sur une mule, quand on est en voyage; mais cela paraissait fort curieux à nos Castillans; car ces siéges étaient une espèce de trophée, un gage de leurs conquêtes.

Dona Maria de Cuellar qui, pendant la traversée, avait donné plusieurs fois des marques d'inquiétude et de tristesse, bien qu'elle vînt trouver un époux, semblait plus joyeuse depuis qu'elle avait débarqué ; soit que les honneurs qu'on s'empressa de lui rendre flattassent beaucoup son amour-propre ; car des honneurs rendus, même dans la plus mauvaise petite bicoque, flattent toujours ; soit que l'adélantado qu'elle avait auparavant peu connu, se fût rencontré plus aimable pour elle que son imagination un peu craintive ne se l'était figuré. Mais cette joie fut courte ; elle ressembla à ces clartés brusques et passagères d'un flambeau qui va bientôt s'éteindre. On ne sut pas bien quelle avait été la cause de sa mort ; je pense qu'on ne peut imputer une fin si prématurée,

qui ne lui permit point de mettre plus de quinze jours d'intervalle entre le festin de noces et le tombeau, qu'au changement de climat, devenu plus nuisible encore par l'extrême agitation où elle eut à vivre pendant plusieurs jours.

Une telle fin, après de si grandes espérances de fortune, fit faire quelques réflexions tristes à ma fille ; je n'en fesais pas moi-même de fort riantes : cependant, nous nous embarquâmes pour le port de *las Carenas* sur une assez forte barque qui portait à cet établissement, à peine commencé, de nouveaux habitans, avec une quantité d'objets nécessaires à l'approvisionnement et aux travaux. Nous ignorions encore ce qui venait de se passer dans la partie du Sud, où des hostilités s'étaient à la fin ou-

vertes entre les Castillans et les Indiens.

Panfilo de Narvaez, en s'avançant vers le port de *las Carenas*, était arrivé à un village considérable, situé entre les lieux où depuis ont été bâties les villes d'Espiritu-Santo et de Trinidad. Les Indiens étaient accourus en grand nombre, apportant des vivres selon l'usage. Ils étaient aussi attirés par le spectacle extraordinaire que leur présentaient les chevaux, dont le nombre s'était accru dans la petite armée castillane. Quand ils avaient à se présenter devant des Espagnols, un sentiment de convenance leur avait fait prendre l'habitude de ne plus se montrer aussi nus que lorsqu'ils étaient sortis du ventre de leur mère. Ils recouraient généralement à de grandes feuilles

d'arbres assujetties autour des reins avec de petites cordes que les filamens du cabuya ou maguey leur avaient fournies ; et, pour faire plus d'honneur par leur parure aux hôtes qui les visitaient, ils s'entouraient la tête d'os pointus et d'arêtes de poisson en forme de couronne. Les malheureux Indiens, ainsi parés à leur manière, et après avoir donné des vivres en abondance, s'étaient arrêtés à contempler les chevaux, trouvant ces beaux quadrupèdes toujours plus grands et plus merveilleux, lorsque les Espagnols, sautant tout-à-coup sur leurs destriers, s'élancent et frappent leurs hôtes, qui étaient encore en contemplation.

Cette attaque perfide déplut à Narvaez. On ne put, ou on ne voulut pas

éclaircir comment la chose avait commencé ; et ce fut un nouveau sujet de discorde entre les chefs. Quelques enfans de l'Amérique avaient-ils laissé voir de l'or, et la vue irritante de ce métal avait-elle fait violer les droits de la confiance et de l'hospitalité ? On n'en sait rien ; mais ceux qui avaient mis le plus de promptitude à poursuivre les Indiens dirent, pour se justifier, qu'on avait aperçu en eux des mouvemens suspects ; qu'ils avaient eu le dessein d'embrasser les Espagnols pour les tuer avec les os pointus et les arêtes de poisson, ainsi qu'avec les cordes passées autour des reins, et qui auraient servi à lier, à étrangler.

Les Indiens, épouvantés, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans ce grand

labyrinthe d'îles qui est à la côte du Sud, et qu'on a nommé *los jardines de la Reyna*. Quelques-unes de ces îles sont, en effet, des jardins, étant toutes couvertes d'arbres ; mais les autres ne présentent que du sable et s'étendent comme des nappes blanches sur la surface des flots. Celui qui fit le monde a jeté un archipel semblable au nord de Cuba et sur la portion de côtes directement opposée. On appelle cet autre archipel *los jardines del Rey*. Il s'y trouve, comme dans le Sud, de fort belles petites îles couvertes d'arbres qui semblent sortir des eaux et apparaissent tout-à-coup aux regards telles que d'immenses corbeilles de fleurs voguant au souffle des zéphirs ; mais il en est aussi d'absolument stériles, surtout à l'environ de celle qu'on nomme Guanahani, cé-

lèbre à jamais pour avoir reçu les premiers pas des Espagnols dans le Nouveau-Monde : on les appelle *Islas blancas*, pour leur blancheur, qui est causée par la grande multitude de sable dont elles sont formées. Des Indiens, plus éloignés du théâtre où l'attaque imprévue des Castillans avait eu lieu, emportés par une terreur qui s'était rapidement communiquée, commençaient à chercher un refuge dans *los jardines del Rey;* et c'était là qu'en partant de Baracoa il nous fallait passer pour nous rendre au port de *las Carenas*.

La navigation, toujours si périlleuse de ces parages, l'était bien plus encore dans ce temps-là, où les innombrables rescifs qui bordent la côte et les indomptables courans qui labourent et

tourmentent ses eaux n'étaient pas même soupçonnés. La barque sur laquelle nous étions, après avoir paisiblement vogué jusqu'au voisinage des lieux où depuis s'est élevé *San-Juan de los remedios*[1], entraînée tout-à-coup par un courant qui rendit nuls les effets ordinaires du gouvernail, rencontra la pointe d'un rescif et s'entr'ouvrit. Heureusement ce fut en plein jour et par un beau temps; tout le monde était sur le pont, et nous pûmes nous sauver en atteignant une île à laquelle tenait le rescif.

Les hommes n'avaient emporté que leurs armes; ils contraignirent des Indiens, dont nous fûmes bientôt entourés, à nous recevoir dans leurs canots et à nous conduire jusqu'à la grande baie où se jette la rivière de Camarioca. On se pro-

posait d'aller ensuite par terre au port de *las Carenas*, qu'on savait n'être éloigné de cette belle rivière que d'environ vingt-deux lieues. En doublant la *Punta de Hicacos*, ainsi nommée à cause des arbres de ce nom qu'on y voit en grande quantité, et qui, ayant des rapports avec le framboisier, quant à la feuille, sinon quant au fruit, se plaisent beaucoup à ces émanations de la mer que les brises apportent, nous crûmes apercevoir quelques signes d'intelligence que les Indiens, en rasant la terre avec leurs canots, firent à des gens de leur nation qui étaient sur le rivage.

Après avoir navigué pendant deux jours depuis notre naufrage, nous entrâmes vers le soir dans la baie où se jette la Camarioca. Il s'y trouvait un assez grand

nombre d'autres canots remplis d'Indiens. Les Castillans, sans méfiance et ne tenant aucun compte des signaux que l'on croyait avoir aperçus, las d'avoir été pendant tout le jour exposés aux rayons d'un soleil brûlant, cherchaient à respirer la fraîcheur d'une belle soirée; leurs armes étaient à côté d'eux; mais ils ne se doutaient guères qu'une occasion où il faudrait en faire usage était prochaine.

Juanita m'avait déjà fait observer que les Indiens portaient sur elle, avec plus d'assiduité qu'elle n'aurait voulu, des regards dont l'intention était assez difficile à reconnaître. J'avais surpris moi-même ces inexplicables regards, et, sans pouvoir les interpréter, je me sentais pénétrée d'une terreur involontaire, que je me gardais bien de laisser voir à

ma fille. Tout-à-coup, les Indiens des canots que nous avions trouvés dans la baie, et qui s'étaient approchés de nous, entonnèrent un chant auquel les Indiens qui nous menaient répondirent, et, l'instant d'après, tous les Castillans, saisis à l'improviste par quatre hommes contre un, furent jetés dans les flots. A coups de pagaie on les écartait des canots où ils voulaient rentrer; on les frappait surtout à la tête. En vain quelques-uns essayèrent-ils de se sauver à la nage; tous les canots s'étaient réunis, et on assommait impitoyablement quiconque n'était pas déjà noyé! De tout le sang espagnol qui jouissait encore de la vue du ciel quelques minutes auparavant, nous étions restées seules.

L'effroi dont ce terrible spectacle nous

avait frappées ne saurait se peindre. Nous avions perdu toute connaissance. Je ne sais combien de temps nous restâmes dans cet état. Lorsque je commençai à rouvrir les yeux, je distinguai des arbres, je vis la lune qui dorait de ses rayons la surface des flots et la cime des montagnes. Nous n'étions plus sur la mer, mais bien sur le rivage; et les Indiens, autant que je pus en juger, avaient beaucoup d'inquiétude. Ceux qui entouraient Juanita semblaient lui demander pardon; ils épiaient, avec une anxiété marquée, le premier retour de ses sens; mais ils n'osaient point la toucher, se tenant toujours à une certaine distance avec beaucoup de respect. Ce respect et ces appréhensions, dont la cause m'était inconnue, contribuaient néanmoins à dissiper mes alarmes.

Enfin Juanita fit quelque mouvement; ceux qui étaient le plus près d'elle transmirent aux autres la joie que ce signe de vie leur causait. En un instant, ils se mirent tous à chanter et à danser; puis, par intervalles, ils tombaient à genoux, croisant leurs bras sur la poitrine avec une humilité bien grande, et s'écriant tous à la fois, *Ave Maria! Ave Maria!*

En me rappelant l'histoire du pauvre matelot et celle d'Alonso d'Ojeda, je me disais que ma fille était la première jeune femme d'Europe que ces Indiens eussent vue, et cette jeune femme était belle. Il me sembla, dès-lors, entrevoir dans quelles illusions ces malheureux Indiens s'étaient jetés.

Cependant Juanita commençait à re-

prendre tout-à-fait ses sens, et l'étonnement où la mettait coup sur coup ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, me parut extrême. Ces chants, ces danses, ces prosternemens religieux, ces marques d'un respect si profond, d'une vénération si grande, après l'épouvantable massacre qui s'était fait naguères sous nos yeux; cette lune et sa lueur mélancolique, ces montagnes aux formes bizarres et fantastiques, ces grands arbres dont les noires ombres étaient percées çà et là par de pâles et magiques rayons, puis ces *Ave Maria!* que répétaient les échos les plus lointains, dont le bruit finissait par se confondre avec celui des flots qui battaient mollement les grèves du rivage, toutes ces circonstances si extraordinaires, si imprévues, me fesaient douter, en certains momens, si

j'étais de ce monde, si j'étais bien réellement cette femme de Navalmaçano, qui avait quitté l'Espagne depuis quelques mois, et qui menait sa fille au chef des *Conquistadores*, don Panfilo Narvaez, lequel attendait peut-être déjà sa fiancée au port de *las Carenas*. Les Indiens, dans leur nudité, m'apparaissaient comme des âmes bienheureuses dévotement inclinées devant des êtres supérieurs et leur rendant hommage. Mais, quoique j'eusse toujours été bonne chrétienne, je ne me sentais aucun droit au titre de sainte.

Après quelque temps, le chef de la troupe, un cacique, planta autour de nous des branches d'arbres que ses Indiens lui apportaient; il en plaça au-dessus de nos têtes, et nous fit une ca-

bane de feuillages pour quelques heures de nuit que nous avions à passer en ce lieu. Des vivres furent déposés à nos pieds. Ensuite on se livra au sommeil. Quand la lune eut disparu derrière les monts, et plusieurs heures avant la naissance du jour, les Indiens se réveillèrent à la voix de leur chef; et celui-ci, s'approchant avec respect de la cabane, me fit signe de le suivre et d'engager ma fille à en faire autant.

Nous entrâmes dans un canot et l'on quitta le rivage. En ce moment une belle étoile montait à l'horizon, et versant une douce blancheur sur les régions orientales du ciel, dégageait des eaux de l'Océan et des vapeurs du matin, sa tremblotante lumière. Le cacique, se tournant vers nous, montra du doigt

l'étoile, puis Juanita, et puis encore Juanita et l'étoile ; ensuite il entonna le refrain accoutumé, et de tous les canots partit à la fois cet *Ave Maria* que nous avions déjà entendu, et qui, répété par les échos du rivage, se mêla au bruit des pagayes qui frappaient et ouvraient les ondes avec un redoublement de vîtesse analogue aux nouveaux transports dont s'animaient les rameurs.

Il était évident que Juanita était pour ces insulaires aussi belle, aussi puissante que cette *étoile de la mer*, cette vierge mystique, dont le bon matelot avait parlé à quelques Indiens de la côte du Sud.

Le soleil dardait à peine ses rayons depuis une heure, lorsqu'on prit terre à une île médiocrement boisée, mais

qui était la première où se fussent encore offert à nous quelques ombrages. Il nous parut que les Indiens ne voulaient pas nous laisser exposées aux rayons d'un soleil brûlant ; car tout de suite, au pied du plus grand arbre, on nous dressa une cabane de feuillage, et l'on mit à nos pieds des provisions nouvelles. Pendant tout le jour on se reposa ; quand le soir vint, on se remit en mer ; et le lendemain, au retour de l'aurore, on atteignit une autre île. Celle-ci était couverte de plus beaux ombrages ; il y avait une source abondante, dont l'eau était fraîche et limpide ; à côté du roc d'où elle sortait, se trouvait une grotte, qui paraissait avoir été taillée exprès, et devant laquelle s'élevaient deux grands *ceybas*, presque semblables à celui dont parlait l'amiral Jacques Colomb ; et que

quatorze hommes avec lui, de main à main, ne pouvaient, disait-il, embrasser. Ces deux beaux arbres, croisant leurs immenses branches, formaient un vestibule de verdure devant la grotte.

Il nous parut que c'était en ce beau lieu que notre séjour était fixé enfin. Les provisions qu'on nous apporta étaient plus diversifiées. C'étaient des *yayaguas* que nos Castillans ont appelées *pignas* (1), parce qu'elles ressemblent à des pommes de pin; c'étaient des *ajes* ou des *patatas*, qui, fort semblables aux *ajes*, sont pourtant de meilleur goût, plus délicates et plus mielleuses; des *maxis* aussi gros que des pignons avec la coquille, et qui sont estimés fort sains; des *yahu-*

(1) Ananas.

tias, ou choux caraïbes ; différentes sortes de courges ; puis des *yracas* ou mélanges d'herbes cuites ; du poisson de plusieurs sortes, assaisonné avec des grains d'*axi*, qui tiennent lieu de poivre. Il y avait aussi des perroquets rôtis, qui sont fort bons aux mois de mai et de juin, parce qu'alors ils sont jeunes. On cueillait pour nous les fruits si doux du *caymito*, dont les feuilles, presque entièrement rondes, sont vertes et fraîches d'un côté, tandis que de l'autre elles semblent être sèches ou comme flambées sur le feu. Avec les fruits du *guaçuma*, qui ressemble au mûrier, si ce n'est que sa feuille est plus petite, on nous préparait un breuvage qui a, dit-on, la propriété d'engraisser les Indiens en peu de temps.

Le cacique avait attaché son hamac aux branches d'un *hobo* qu'on voyait à quelque distance de la grotte ; c'est un bel arbre, fort haut, d'un ombrage frais et sain, qu'on recherche entre tous les ombrages d'une forêt. Les Indiens, qui étaient restés en assez petit nombre et seulement pour veiller à notre sûreté, choisirent d'autres *hobos* un peu plus éloignés, et y attachèrent également leurs hamacs.

Cependant le cacique, prenant de jour en jour plus d'assurance, entrait dans la grotte à l'heure de nos repas, et exerçant l'hospitalité à sa manière, il nous donnait les noms des mets et des fleurs qui nous étaient offerts. En nous engageant à goûter d'un morceau d'*yguana*, il nous fit entendre que ce grand lézard,

dont la chair est fort blanche et paraît fort bonne aux Indiens, n'est pas du tout méchant, bien que ses regards soient terribles et épouvantables pour qui ne le connaît point. Une autre fois, comme nous étions à nous promener dans le voisinage de la grotte, il nous montra cette liane que les Castillans ont appelée *uvero*, parce qu'elle produit une sorte de grappes de raisin; et ses signes nous dirent que les Indiens s'attachaient à Juanita, comme l'*uvero* s'attache aux arbres.

Nous comprîmes aussi qu'ils comptaient plus sur la protection de Juanita que sur celle des deux images qu'on leur avait données et qui la représentaient, selon eux, fort imparfaitement. Le cacique paraissait même trou-

ver encore de la perfidie dans ces premiers dons des Castillans, et disait qu'ils avaient donné l'ombre en se réservant le soleil. Il s'applaudissait beaucoup d'avoir enlevé Juanita, puis, tombant tout-à-coup à genoux et croisant les mains sur sa poitrine avec humilité, il se remettait à crier *Ave Maria !* et les autres Indiens, quand ils étaient à portée de l'entendre, répétaient en chœur : *Ave Maria !*

Il ne m'était pas difficile d'apercevoir qu'à ce respect, à ce zèle religieux, se mêlaient déjà des sentimens qui ne l'étaient point. Juanita put éprouver bientôt qu'il ne tenait qu'à elle d'exercer sur le cacique un empire immense. Ce chef avait une passion extrême pour le *tabaco*, c'est ainsi que les Indiens appellent,

non la plante que nous avons nommée ainsi et qu'ils tiennent pour chose fort précieuse, la plantant et la soignant en tous leurs jardins et héritages, mais bien l'instrument dont ils se servent pour s'enivrer de la fumée qu'exhalent les feuilles de cette herbe, en les brûlant fort entremêlées, fort enveloppées, et qui est aussi épaisse que celle dont les pages de cour s'envoient malicieusement au nez les tourbillons, quand ils se donnent des camouflets. Cet instrument consiste en deux petits tuyaux qu'on adapte aux deux narines et qui répondent à un seul beaucoup plus large qu'on met sur le paquet de feuilles lorsqu'il brûle, afin d'en aspirer la fumée. L'ivresse que cette fumée cause est telle qu'après un petit nombre d'aspirations, on se trouve privé de tout sentiment et endormi d'un

fort pesant sommeil. Sitôt qu'un chef tombe ainsi à terre, ses femmes le prennent et le couchent en son hamac, si auparavant il le leur a commandé. Notre cacique n'avait pas de femmes avec lui; nous étions, ma fille et moi, les seules personnes de notre sexe dans l'île, et les Indiens qui, à l'égard de l'état où se mettait leur chef avec son *tabaco*, n'avaient reçu aucun ordre, le laissaient étendu sur la terre comme le matelot d'Angleterre ou de France, le plus soûlaud et le plus délaissé.

Or, Juanita se trouvait blessée de voir quelquefois le cacique dans un état si humiliant; elle lui fit entendre que cela n'était pas bien, et elle obtint ce que dans tout notre pays d'Espagne, où pourtant il n'y a guère d'ivrognes, on

n'obtiendrait peut-être pas d'un homme par la crainte même d'offenser Dieu, et qu'il accorderait seulement aux prières d'une maîtresse et pour ne pas lui déplaire.

Mais comment Juanita se trouvait-elle ainsi blessée de ce que pouvait faire le cacique en choses qui ne la regardaient point? Panfilo Narvaez était-il donc déjà un peu oublié? Et ce fier Castillan, pour lequel on était venu de si loin, commençait-il à se retirer devant un pauvre sauvage, qui était jeune pourtant, et qui montrait un respect, un zèle religieux si fortement entremêlé de tendresse et d'amour. Etait-ce en elle un effet de ce sentiment qui finit toujours par se faire écouter, par obtenir une réponse favorable, quand il est sin-

cère ? C'est le secret de Juanita et un peu le mien ; car je suis femme aussi.

Cependant nous voyions depuis quelques jours le cacique méditer quelque projet de guerre ; divers canots d'Indiens avaient abordé à notre petite île, apportant sans doute des nouvelles de ce qui se passait dans la grande île de Cuba. Je m'apercevais que le cacique voulait partir pour combattre, mais qu'il était retenu par un certain déplaisir qu'il lisait dans les yeux de Juanita, et que sa résolution fesait naître sans doute.

Il y avait dans l'île, et non loin de la grotte, une petite anse merveilleusement ombragée par de grands arbres, qui avaient leurs racines dans les roches assez escarpées au milieu desquelles la mer s'enfonçait, en roulant ses flots limpides

sur un sable doux et luisant. Le *chaparal* ou caprier d'Amérique couvrait de ses belles fleurs blanches les aspérités nues des rochers, ainsi que les troncs des arbres où il mêlait son feuillage vert aux mousses grisâtres dont ils sont revêtus. Confiantes dans le respect qui ne cessait pas de nous entourer, nous allions souvent nous baigner dans cette petite anse, fort solitaire, où nul autre bruit que le chant des oiseaux du ciel, les murmures de la brise, et les plaintes légères des flots, qui venaient expirer sur le sable, n'arrivait à nos oreilles. Un jour où je me trouvai un peu indisposée, ma fille y alla seule. C'était une imprudence, car elle avait bien vu dans les regards du cacique l'amour lutter avec le respect, et ce dernier souvent prêt à céder.

A peine s'était-elle dépouillée de ses derniers vêtemens, et commençait-elle à jouir des délices du bain, si recherchées dans ces climats, qu'elle entendit un léger frôlement de feuilles, à quelque distance sur le rivage. Sa première crainte fut de voir apparaître quelque iguana d'un aspect horrible, avec ses écailles bleuâtres, ses yeux rouges et enflammés comme deux tisons, et sa tête hideuse; mais elle ne vit que le jeune cacique, il s'avançait vers elle avec plus de rapidité, depuis qu'on l'avait aperçu. La solitude, les idées dont Juanita se nourrissait peut-être, l'image de Panfilo Narvaez, toujours plus effacée, les émanations du palma-réal qui venaient de la grande île et rendaient plus voluptueuse encore la fraîcheur du matin, bien des circonstances augmentaient le péril. L'intervalle

qui la séparait du cacique disparaissait toujours plus ; ce peu de résolution qui reste dans une femme que son cœur et ses sens tourmentent à la fois, allait diminuant et s'évanouissant comme la neige qui fond et se dissipe en vapeur devant un doux soleil. Loin de se reconnaître assez forte pour résister au cacique, elle se sentait emportée vers lui comme le faible oiseau qui se débat en vain, lorsqu'un serpent l'a charmé. Le cacique lui tendait les bras, et lui donnait, dans sa langue, les noms les plus tendres. Elle s'était, par instinct, enfoncée davantage dans les eaux, d'où cependant on l'aurait bientôt enlevée, quand tout à coup une pensée lui vint, qui pouvait seule la sauver, et qui en effet la sauva. Si vous voulez que je vous

protége toujours, lui dit-elle avec amitié, laissez-moi telle que je suis encore.

Ces paroles, prononcées comme elle put dans la langue des Indiens, furent comprises. Le cacique s'arrêta. Toutes les idées antérieures à ses doux pensers d'amour, tout ce qu'il voyait dans Juanita, quand elle cessait d'être pour lui une simple mortelle, se représenta à son esprit, et celle qui ne pourrait plus être sa protectrice, en devenant son amante, fut respectée.

Mais il y eut du dépit après cette retenue, après le respect dont on n'avait pu se défendre pour cette digue opposée tout à coup aux impulsions les plus vives. Le matin même, il entra dans un canot, et alla combattre. Quelques jours se

passèrent ; il revint, il était victorieux : un parti de Castillans avait fui.

Le culte qu'il rendait à Juanita devint plus fervent ; le succès avait accru son zèle. Mais avec ce culte, aussi imparfaitement religieux qu'il pouvait l'être, venant d'un sauvage, s'était fortifiée une autre adoration, d'autant plus profonde et plus vive de jour en jour, qu'elle paraissait déplaire toujours moins à celle qui en était l'objet. Car Juanita, peu sensible à l'honneur qu'on lui fesait de la prendre pour l'étoile de la mer, pour la protectrice des faibles, pour la consolatrice des affligés, l'était beaucoup aux marques de tendresse qui, chez le cacique, se mêlaient aux expressions de respect et les dépassaient ; elle se sentait pénétrée toujours plus de recon-

naissance et d'amour. Peut-être aussi la crainte de contribuer à l'entretien de sentimens religieux qu'elle regardait comme une impiété, lui fesait-elle accueillir, avec plus de bienveillance, les hommages qui lui étaient adressés comme à une simple mortelle. Et ce qui se passait en elle, ne pouvant être inaperçu dans ce silence d'une île reculée, et par un homme en qui les préoccupations du monde n'avaient ni affaibli, ni égaré la perspicacité de la nature, devait augmenter une confiance, une audace contre laquelle on avait bien pu une fois opposer quelque résistance, mais en usant toutes ses forces.

Je parlais quelquefois à Juanita de Panfilo Narvaez ; elle me répondait qu'il devait la croire perdue pour lui ; et me

fesait comprendre qu'un séjour si prolongé parmi les Indiens, quelqu'innocent qu'il pût être, ne paraîtrait jamais tel à un jaloux Castillan.

Je ne sais comment il advint que Panfilo, toujours plus effacé du cœur de Juanita, y céda enfin tout-à-fait sa place. On avait bien pu me faire part d'un triomphe ; mais on ne conte pas de soi-même une défaite. Cette défaite pourtant, je pus la deviner, un jour qu'on retournait d'une promenade au milieu des plus grands arbres, dans la partie la plus enfoncée et la plus tranquille comme la plus riante de l'île. L'air des deux amans annonçait le bonheur ; mais il y avait je ne sais quel mélange de confusion et de regret dans l'expression que prenait involontairement le regard de

Juanita; d'autre part, la confiance du cacique en la protection d'un être surnaturel se montrait affaiblie : on voyait du moins en lui maintenant beaucoup plus de tendresse que de vénération. Juanita n'était décidément plus à ses yeux qu'une mortelle ; mais c'était la mortelle la plus aimée.

Cependant le cacique parla bientôt de retourner aux combats. C'était la confiance en l'amour qui désormais allait exciter son courage. Juanita s'effrayait de cette résolution; ce n'était point tout-à-fait parce que son amant allait combattre ceux qui étaient nos compatriotes ; véritablement Castillane, ma fille avait un ressentiment profond de toute injustice, quels qu'en fussent les auteurs, et, depuis son arrivée dans l'île de Cu-

ba, ce qu'elle avait appris des vexations chaque jour exercées par les Espagnols l'avait presque jetée dans le parti des Indiens. Si donc elle cherchait à retenir le cacique, c'était parce que son cœur avait accueilli toutes les alarmes en s'ouvrant à l'amour.

Opposition néanmoins inutile ! il partit et ne fut point heureux. Les Castillans se vengèrent de leur précédente défaite, et le cacique, blessé, retourna dans l'île, se réservant pour de meilleurs jours. Son malheur n'altéra point sa tendresse ; il semblait, au contraire, chercher et trouver une consolation dans cet amour qui naguères avait été pour lui un encouragement. Juanita ne l'en aimait pas moins pour avoir été malheureux. C'était maintenant qu'elle

se regardait en effet comme sa consolatrice, et cet amour, qui était né et s'était accru si singulièrement, avait enfin acquis toute la force que le plus doux et le plus irrésistible des sentimens peut prendre dans des cœurs humains.

Mais comme tant d'autres passions, celle-ci ne donna qu'un songe à ceux qui la ressentaient, et un songe bien court. Une députation d'Indiens opprimés vint demander le secours du cacique; il ne le refusa point. Les alarmes de Juanita furent grandes; elles n'amollirent point un courage qui avait pu être malheureux, mais qui ne pouvait pas manquer de générosité, qui ne pouvait pas laisser périr des frères, sans essayer au moins de les secourir. Ma fille éprouvait plus que des alarmes; son es-

prit se trouva obsédé de sinistres pressentimens qu'elle voulait chasser, et qui s'obstinaient toujours plus. Le cacique partit et ne revint point. Des jours et des semaines s'écoulèrent, et les angoisses de l'attente n'avaient point de terme.

Enfin d'innombrables canots abordèrent un jour. Nous ne savions que penser de cette affluence, quand nous reconnûmes quelques-uns des Indiens qui avaient coutume de suivre le cacique dans ses expéditions. Juanita ne voyant pas leur chef avec eux, n'eut pas la force, tant son trouble et ses terreurs étaient extrêmes, de leur demander ce qu'il était devenu. Je m'avançai, et j'interrogeai celui des Indiens qui se trouva le plus près de moi ; puis, à mon tour, je n'eus pas la force de transmettre la

réponse à ma fille ; mais mon silence parla pour moi. Elle n'eut plus aucun doute sur le sort de l'infortuné, et l'état de douleur et de désespoir où les Indiens la virent, les émut ; d'ailleurs ils ne nous traitaient point en ennemies.

Or, voici ce qui était arrivé : Le cacique, emporté par son courage, avait péri ; ses compagnons avaient pris la fuite, et s'étaient réfugiés dans une province où on n'avait pas voulu les garder long-temps, à cause qu'ils n'y avaient pas apporté de vivres, et que les Indiens imprévoyans, comme je l'ai déjà dit, n'en ont jamais guères au-delà de leur besoin journalier. Le cacique n'avait pas seul abandonné cette idée de protection céleste attachée à des images venant des Espagnols, ou même

à quelques personnes vivantes de cette nation, qu'ils avaient regardée d'abord comme un peuple tout entier de dieux. Ce peuple se montrait chaque jour si méchant, si cupide, si injuste, si affamé d'or et des richesses de la terre, qu'on ne pouvait plus rien voir, dans son origine, non plus que dans ses œuvres et ses dons, qui tînt au ciel où sont le soleil et les étoiles, et d'où émanent tant de bienfaits! Juanita n'était plus qu'une Espagnole, un peu meilleure que les hommes de sa race, et qui, avec le père Las-Casas, formait une exception. Ce bon religieux s'était ouvertement déclaré le protecteur d'une nation opprimée.

Soit qu'il eût rectifié lui-même des opinions si souvent et si facilement éga-

rées sur la divinité, soit que, chez ces pauvres Indiens, dont l'imagination avait été en si peu de temps agitée par tant de nouveautés, il y eût lassitude de croire, le licencié Las-Casas n'était pour eux que le plus charitable des hommes ; ils s'étaient même aperçu que les Espagnols suivaient assez volontiers ses conseils, quand leur avarice ne parlait pas plus haut que son humanité.

En conséquence, voulant arriver à la paix par des moyens purement humains, ils avaient résolu de nous rendre aux Castillans par l'intermédiaire de Las-Casas, nous regardant comme un don qui serait agréable à nos compatriotes, et pourrait adoucir leur haine. C'est ainsi que nous fûmes amenées à Casa-Harta, ou comme disaient les Indiens

Carahate, village dont les maisons élevées sur des fourches semblent flotter au-dessus de la mer. Là, se trouvait alors le père Las-Casas. Nous fûmes bien accueillies, et il obtint, mais pour peu de temps, la paix. C'était en l'an 1513.

Cependant il n'y avait plus de paix pour le cœur de Juanita. Elle ne pouvait plus être l'épouse de Narvaez; ce n'était point là toutefois ce qui causait ses souffrances; elle souffrait de n'avoir plus à attendre le retour de ce cacique, dont elle avait été si tendrement aimée; de n'avoir plus à le consoler ou à le retenir.

Je m'aperçus bientôt que cette pauvre Juanita allait s'éteignant de jour en jour comme un flambeau qui n'a plus qu'un reste de flamme, sans aliment qui

l'entretienne. Elle voulait attendre qu'un couvent fût fondé, où elle pût chercher un refuge auprès des autels et languir dans l'abandon des hommes, mais sous la protection de Dieu. Avant que la première pierre d'un couvent se dressât, Juanita avait trouvé cette paix qui jamais ne nous manque, la paix du tombeau. Je ne voulus point quitter l'île où reposaient les os de ma fille. Je n'aurais pas su comment retourner à Navalmaçano sans celle qui avait fait le plus bel ornement et les plus beaux jours de tout le pays de Cuellar.

Quelques années après la mort de Juanita, j'ai pu entrer dans un couvent. On vieillit dans cette île, quand on a triomphé des premières épreuves. Au moment où je dicte à un bon religieux

l'histoire des trois premières femmes d'Europe qui abordèrent ici, j'atteins ma quatre-vingt-neuvième année; et, grâces à la miséricorde de Dieu, je ne sens pas que mon intelligence soit affaiblie encore. Hier on m'a fait présent d'un perroquet pris depuis peu dans les bois. Quelle a été ma surprise de l'entendre prononcer des mots indiens! Hélas! quoique je ne fusse plus jeune, quand j'arrivai dans l'île, il y a long-temps, bien long-temps que de telles paroles ne sont plus prononcées ici par des voix humaines! Tout a disparu, tout a péri; ces paroles prononcées par un oiseau sont les seuls monumens qui restent d'une population si douce et jadis si heureuse. . ! J'ai pensé au cacique, j'ai pensé à Juanita, et des larmes ont inondé mes rides, et ce vieux tronc, durci par tant

d'années, s'est senti ramollir, et ce peu de vie qui reste en moi, ne s'est un instant réveillé que pour souffrir des misères passées, et donner le souffle d'un souvenir à ceux qui ne sont plus.....

Cette histoire nous intéressait beaucoup, Fleurette et moi. Nous voyions bien qu'elle avait été un peu ornée par le secrétaire de la vieille religieuse ; mais non pas au point de lui faire perdre cet air de vérité qui a tant de charme dans les antiques récits.

CHAPITRE VII.

DIGRESSION SUR L'ESPAGNE ET SUR SES HABITANS.

Mes entretiens avec le père Félix roulaient quelquefois sur cette propension du caractère espagnol vers les extrêmes, propension que des faits historiques nous montraient plus forte encore que la connaissance des mœurs actuelles ne por-

terait à le croire. Avec ce malheureux penchant à exagérer tout ce qui paraît être juste et raisonnable, l'Espagne, disait le religieux, n'a pourtant pas été déchirée par ces guerres de religion qui ont ensanglanté presque chaque buisson de la France méridionale, des îles Britanniques, de la Flandre et de l'Allemagne supérieure. L'Italie aussi fut préservée de ces guerres cruelles, et je veux croire que ce fut par l'athéisme de la plupart de ses chefs, et par la passion des arts, qui, à cette époque, avait envahi toutes les têtes capables de penser; mais l'athéisme n'a jamais infecté beaucoup de têtes espagnoles; la passion des arts ne fut jamais bien vive parmi nous, et notre école n'a jamais été qu'une colonie de l'école napolitaine. Ce qui a sauvé l'Espagne, ce n'est donc ni l'in-

différence en matière religieuse, ni les distractions de l'esprit; mais un moyen aussi violent, aussi terrible, que la fougue à réprimer, était impétueuse et redoutable; moyen, qu'en ma qualité de prêtre, je suis loin d'approuver, parce que la bénignité de la religion y était horriblement méconnue; mais dont la politique ne saurait faire un tort, parce que la politique n'est qu'une science de calcul, et que les maux produits par les dissensions religieuses dépassent, de beaucoup, ceux que l'inquisition a faits

L'inquisition! m'écriai-je, eh! n'a-t-elle pas plongé l'Espagne dans l'état de faiblesse où elle se trouve?

—Entendons-nous d'abord sur le genre de faiblesse qu'on peut reprocher à l'Espagne; car je n'imagine pas qu'on veuille

parler de sa faiblesse morale. Quant à celle qui résulte du défaut de population, de la nullité presque absolue de ce qu'on appelle industrie, l'inquisition, le célibat des moines, l'expulsion des Juifs et des Maures, et la multiplicité des émigrations en Amérique n'en sont pas plus coupables que la guillotine, les mitraillades, la guerre, le célibat des soldats n'ont été cause en France du progrès de population qu'on y remarque. C'est au mauvais régime des terres, à la main-morte, à l'extension des domaines qu'on néglige davantage à mesure qu'ils s'élargissent, à la *mesta*, qui, pour la nourriture des troupeaux voyageurs, condamne une infinité de bons terrains à ne produire que des herbes; c'est à des erreurs d'administration, à des négligences locales qu'il faut attribuer cette

faiblesse malheureuse, peu connue dans certaines provinces, comme la Biscaye, la Catalogne et la plaine de Valence. Là, des communications extérieures plus faciles et d'anciens priviléges qui ont laissé subsister ou ont permis d'introduire un régime mieux entendu, font bien voir ce que l'Espagne entière pourrait devenir. Avec de bonnes routes de traverse et des canaux, quel parti ne pourrait-on pas tirer des deux Castilles? En corrigeant les abus de cette *mesta* que les grands seigneurs d'Aragon, d'une province presque toute pastorale, avaient portée dans les grandes terres qu'ils se firent adjuger lors des conquêtes dernières sur les Maures; en abolissant la main-morte; en facilitant jusqu'à un certain point le morcellement des terrains; en fournissant au cultiva-

teur industrieux et économe le moyen de reverser sur la terre les richesses qu'il a su en tirer, et qui, maintenant, sont improductives dans un coffre fort, ou ne servent qu'à alimenter le démon de la chicane, plus nuisible encore que la *mesta*, les couvens et l'inquisition, l'Espagne s'éleverait, même de nos jours, à un degré de puissance dont s'étonnerait l'Europe.

Je vous ai dit, ajoutait le père Félix, que, sous le rapport religieux, l'inquisition me paraissait condamnable; considérée relativement à ses effets politiques, on n'a pas de moindres reproches à lui faire; car de très-mauvais calculs ont eu lieu à son occasion, et les mauvais calculs sont, à proprement dire, les crimes de la politique. Il était dans la nature

des choses qu'une institution fondée sur des sentimens religieux et patriotiques, arrivât à de grandes exagérations. La haine des Espagnols contre les Maures, était d'autant plus ardente, que la lutte avait plus long-temps duré et s'était plus horriblement échauffée. Dans cette lutte glorieuse, ils avaient également défendu ou reconquis la terre et les croyances. L'inquisition ne devait pas être moins terrible encore à l'égard des Juifs, qu'on regardait comme les auxiliaires secrets des Maures, et qui, d'autre part, n'avaient aucun droit à ces réserves généreuses dont, après les emportemens de la victoire, on ne se défend guères contre ceux qui ont su noblement tenir des armes en leurs mains. D'ailleurs, les Juifs étaient détestés partout à cause de leurs criantes usures, et le grand nombre qu'il

en sortit d'Espagne, prouve assez que le principe unique et vil de leur existence, de leur accroissement, devait les avoir rendus singulièrement odieux dans ce pays.

Mais on ne pouvait envoyer aux flammes tant de Juifs et de Maures, suspects d'attachement à leurs anciennes idées, ou de retour à leurs alliances primitives, sans relever d'autant l'importance et l'orgueil de l'Espagnol fidèle ; c'est ainsi que les persécutions contre les Chrétiens orientaux ont donné aux Musulmans cette insolence féroce qui, sans être commandée, ni même inspirée par leur loi, est pourtant une conséquence de leurs actes.

On ne peut pas gouverner constamment avec la flamme ou la hache ; il im-

porte bien davantage de retenir par une sorte d'affection, ceux qu'on n'immole pas, et il est des gouvernemens qui ne savent ou ne peuvent rechercher cette affection que par l'indulgence. Tels sont les gouvernemens faibles à l'extérieur, ou trop sévères pour quelques délits de police qui n'en sont pas chez d'autres nations. Cette indulgence qu'ils disent paternelle est extrêmement coupable.

Dans notre Espagne, les pays où l'on cite le plus de crimes impunis sont précisément ceux où l'inquisition a dressé le plus souvent ses échafauds, où l'on a eu le plus de Juifs et de Maures à persécuter : bonne raison, sans doute, pour laisser s'accroître le nombre des brigands et des assassins espagnols! J'étais à Malaga

dans les quatre dernières années du siècle ; à combien porteriez-vous le nombre des meurtres commis à la face du ciel et des hommes ? à trois cent soixante-douze. Et celui des exécutions ? à zéro. Car la seule exécution, dont le spectacle fût donné au peuple, punissait un crime commis depuis plus de sept ans. Il avait fallu tout ce temps-là pour que la veuve du mort obtînt, à force de supplications et d'argent, cette vengeance des lois que dans les pays policés on obtient gratis et au plus tard dans le courant de l'année.

Cet esprit d'indulgence a corrompu la justice ; car l'indulgence serait bien sotte, si elle ne se fesait un peu acheter. Dans les causes civiles, où il s'agit particulièrement d'espèces, la corrup-

tion a été portée au dernier point ; elle ne contribue pas médiocrement à augmenter le nombre des coups de poignard. Quand la loi est partiale, le contrat social est déchiré ; l'homme en appelle à sa propre force, du moment que la force de tous, qui est la loi, refuse de le secourir, de le défendre, de le venger. Et qu'on ne dise pas qu'un certain vent qui souffle du midi vient à certaines époques allumer la rage homicide des peuples d'Andalousie ; si les motifs de vengeance et de haine n'existaient pas, les poignards dormiraient, comme ils dorment sur la côte d'Afrique, également exposée à ce vent.

La mauvaise justice, voilà donc le plus grand fléau de l'Espagne ; l'habitude du meurtre, le penchant à l'exagération,

l'incandescence des esprits, d'autant plus redoutable, qu'un extérieur apathique souvent la déguise, tels sont les objets de terreur qui se présentent maintenant à la pensée de tout prudent Espagnol qui voit des principes de révolution prêts à s'introduire dans son pays.

Vous me direz, sans doute, qu'il est un moyen de prévenir l'invasion toujours périlleuse de ces principes, dont quelques-uns ne sont pas mauvais au fond, et ce moyen consisterait à réformer les abus dont se plaint la généralité du peuple; mais une telle réforme n'est pas toujours facile; ceux qui sont à la tête des états s'y décident avec peine, et il n'est pas même certain que, dans l'état présent des choses, réformer fût suffisant. L'inquiétude secrète des esprits ne

voit du repos que bien au-delà des modifications qui corrigent et rectifient ; il faut d'abord qu'on lui fasse place nette, et deux classes d'hommes la veulent aussi nette que possible : les philosophes, pour y asseoir plus commodément leurs systèmes ; les intrigans, pour que leur ambition ait plus d'espace et de jeu. Ces deux classes d'hommes ne sont pas plus rares en Espagne qu'ailleurs.

CHAPITRE VIII.

CONTRE-COUP DE LA GUERRE D'ESPAGNE DANS L'ILE DE CUBA. — DANGERS COURUS PAR LES FRANÇAIS. — LEUR EXPULSION.

QUAND nous nous entretenions ainsi dans l'autre hémisphère, le père Félix et moi, tantôt dans ma case ou au pied de quelque grand arbre d'alentour, tantôt

dans le zaguan de son presbytère, ou à l'ombre des beaux orangers de son jardin, les premières commotions d'un bouleversement inévitable se fesaient sentir dans la Péninsule. Nous apprîmes l'invasion du Portugal qui semblait préluder à celle de l'Espagne, et qui, malgré l'antipathie existante entre les deux peuples voisins, fut d'un sinistre augure pour les Castillans attachés par sagesse, plus que par conviction, à un ordre de choses que la volonté du monarque, secondée par le temps, devait seule améliorer, selon eux. Le despotisme de Napoléon qui les effrayait pour leur prince, ne les rassurait guères sur les choses elles-mêmes; car ce despotisme se fesait toujours précéder, soit volontairement, soit malgré lui, par je ne sais quelles vapeurs républicaines, reste des factions

perturbatrices au milieu desquelles il s'était élevé et qu'il avait comprimées.

Bientôt les événemens d'Aranjuez vinrent développer les germes d'irritation. Les Français établis dans la colonie, excitèrent des défiances, que l'exécution militaire de Madrid, grandement exagérée, convertit en mouvemens de haine, et que la capitulation de Baylen, préambule si puissant et si magique des décrets lancés de Séville et de Cadix, fit tourner tout à coup en actes de violence. C'est des noirs et mulâtres libres que les Français eurent à souffrir les plus mauvais traitemens, soit qu'il y eût dans cette classe d'hommes quelque transmission des ressentimens qui agitaient leurs semblables à Saint-Domingue, soit qu'enfans adoptifs de l'Espagne, ils voulussent

à leur manière se montrer plus patriotes que les blancs espagnols ou créoles.

Si des citoyens sages n'eussent affaibli cette explosion de rage qui singeait le patriotisme, et n'en était par là que plus redoutable, aucun Français peut-être n'aurait échappé, surtout dans les cantons les plus reculés de l'intérieur. L'autorité vint ensuite et régularisa la persécution, afin qu'elle cessât d'être sanglante. Il fut ordonné que, dans un terme plus ou moins prolongé, selon les lieux, tout Français, à qui des juntes particulières formées à cette occasion n'accorderaient pas la permission de rester dans la colonie, aurait à la quitter sous peine d'être traité en ennemi; et la permission nécessaire pour rester sur le sol qu'on avait rendu fertile, ou, si

l'on veut, le certificat de religion qui était exigé comme l'avait été en France, à certaine époque, un certificat de civisme, ne pouvait être obtenu par tous. Il faut même avouer que le nombre de ceux qui avaient montré du respect pour les pratiques et les habitudes religieuses de la nation à laquelle ils avaient demandé un asile n'était pas très-considérable.

On pouvait, à la rigueur, me regarder comme Français. Je fis part de mes craintes à mes deux amis; ils me donnèrent en réponse une autorisation conçue en termes très-flatteurs, au nom de la junte de Jaruco, dont ils fesaient partie

J'ai pu reconnaître, par la suite, que cette autorisation avait excité des jalou-

sies, quoiqu'à vrai dire, la solitude profonde où je vivais, et qui n'était interrompue tous les dimanches que pour aller à la messe, ne laissât aucun prétexte à croire qu'on m'eût fait une faveur.

Le terme accordé aux Français qui se trouvaient dans mon quartier était expiré, quand un soir, à l'entrée de la nuit, un d'entr'eux que j'avais rencontré une seule fois chassant auprès de mon vallon, se présenta inopinément à la porte de ma case, et me demanda l'hospitalité.

Je l'accueillis avec tout le respect dû au malheur, et toute la bienveillance à laquelle il avait droit, comme appartenant à la nation chez qui moi-même, au

sortir de l'enfance, j'avais trouvé un refuge. Cet homme qui avait mis tant de retard à obtempérer aux ordres du gouvernement espagnol, était précisément un de ceux qu'on avait voulu atteindre. Il montrait dans ses discours, et il parlait beaucoup, ce dévergondage révolutionnaire dont les hommes qui voulaient faire impression se piquaient en France, quelques années auparavant, mais qui était passé de mode. Il ne respectait absolument rien : culte, usages, administration, tout était pour lui matière à sarcasmes. Ses expressions, excessivement dénigrantes, lui avaient fait des ennemis de tous ses voisins espagnols ; il n'était pas même bien vu de la plupart des Français. Jamais la philosophie, en tombant dans les classes vulgaires, n'avait trouvé un prosélite, et, si l'on peut

dire, un séide plus ardent. Toutefois, cet esprit qui voulait s'élever à la transcendance la plus dédaigneuse, la plus insolente, avait conservé, dans un petit coin, du respect et de la croyance pour les plus ridicules et les plus évidentes superstitions. De grosses fourmis blanches avaient pénétré dans ma case. Il prétendit avoir un moyen efficace de les chasser. Je lui dis que la seule manière connue était d'empoisonner leurs trous. Il voulut à toute force employer ses exorcismes magiques, et je ne pus m'empêcher de rire en voyant avec quelle gravité, avec quelle assurance, ce grand philosophe proférait des mots baroques, auxquels il attachait tant de vertu. Mon incrédulité le blessa; il me le fit connaître; moi cependant je n'avais rien marqué dont il pût se plaindre,

quand il avait prodigué en ma présence les témoignages les plus orgueilleux d'incrédulité à l'égard d'objets bien plus importans.

Néanmoins, quels que fussent les torts de mon hôte, je lui ménageai un embarquement à Matanzas, sur une goëlette américaine, et, la nuit où il devait se rendre secrètement à bord, je le fis accompagner par Philippe. Ce fut une imprudence qui aurait pu me faire perdre ce bon serviteur, cet ami excellent, s'il avait eu moins d'intelligence, et si des récits qu'il avait entendu faire d'enlèvemens par surprise de noirs libres ou esclaves, n'avaient à propos éveillé ses soupçons. Le Français banni dit au capitaine américain quelques mots en anglais que Philippe ne comprit point,

mais dont un signe fait par le capitaine à quelques matelots qui étaient là, lui donna aussitôt l'explication. Il se hâtait de descendre à terre, quand on le saisit en le menaçant de l'attacher avec des cordes. Son baragouin, moitié français, moitié espagnol, confirmait dans l'esprit du capitaine ce qu'on venait de lui dire sur l'origine de ce noir et sur le dessein de le faire sortir en contrebande. Mais les cris de Philippe furent si forts, que des employés de la douane accoururent. Il leur fit entendre qu'on voulait l'emmener et le ravir à son maître. Ils montèrent à bord, le délivrèrent, et s'étant emparés du Français que Philippe leur désigna dans sa colère, ils le conduisirent en prison comme coupable de vol d'esclave, de contravention aux lois de douane et aux ordres du gouvernement

relatifs aux Français, trois chefs d'accusation qui, dans un pays où la justice marche avec une lenteur extrême, pouvaient lui faire passer de longues années au fond d'un cachot.

Philippe, de retour à l'Elysée, m'apprit l'emprisonnement du Français; mais, par une réserve qui était bien dans son noble caractère, il me cacha ce qui avait donné lieu à une arrestation qu'on pouvait, de toute manière, regarder comme très-fâcheuse. Il me donna en même temps des nouvelles de don Pedro Mayoli, qu'il avait rencontré allant à Matanzas. Comme le malheureux fugitif avait été pris peu de temps après avoir quitté mon toit, je crus qu'il entrait dans mes devoirs d'hôte de travailler à le faire remettre en liberté. Je partis

donc à l'instant pour Matanzas, résolu de ne pas quitter mon ami don Pedro jusqu'à ce qu'il eût acquiescé à ma demande, si du moins il était en son pouvoir de le faire.

Connaissez-vous cet homme? me dit don Pedro. — Non; je sais seulement qu'il est malheureux. Chassé autrefois de Saint-Domingue par les noirs, et maintenant obligé de quitter sa petite plantation par suite des événemens qui ont eu lieu en Europe, il n'est pas surprenant que son caractère se soit aigri. — Aigri, tant qu'il vous plaira, mon cher, mais non pas à ce point d'ingratitude et de méchanceté! — Don Pedro, les hommes qui ont pris part à la révolution française se sont trouvés dans des circonstances fatales où les meilleurs sen-

timens ont péri. — Vous êtes trop généreux, vous poussez l'indulgence à l'extrême ; vous me poussez moi-même à ce que je ne devrais point faire ; et il faut bien, qu'à cause de vous, je me relâche un peu de cette sévérité que la loi m'impose, et que cet homme a certainement bien méritée. Puisque vous le voulez, il sortira de prison à l'entrée de la nuit; je le ferai conduire à bord de la goëlette, qui, m'a-t-on dit, doit mettre à la voile demain matin; mais, s'il avait le malheur de reparaître à terre, il verrait comme on sait punir dans les pays espagnols ceux qui violent aussi effrontément que lui les lois de l'hospitalité et de l'honneur.

Il y avait dans les paroles de don Pedro quelque chose qui m'échappait et qui

n'allait pas, d'une manière bien directe, à la circonstance telle que je la connaissais. Ma surprise dut s'accroître quand, selon la promesse qu'il m'avait faite, il tira le Français de prison..... Cet homme ne se lassait pas de remercier don Pedro dans les termes les plus humbles, et ne jetait qu'à grand'peine un regard sur moi, bien qu'on lui eût dit que sa délivrance était due à mon intercession. Je ne pouvais croire qu'il pût y avoir tout à la fois dans une âme tant d'ingratitude et de bassesse.

Arrivé à bord du navire, le banni, ne fesant pas plus d'attention à moi qu'auparavant, multiplia ses courbettes envers don Pedro, non pas tout-à-fait avec l'aisance et la grâce d'un homme de cour, mais avec ces contorsions de

singe que la rudesse des mœurs révolutionnaires n'avait pas fait oublier entièrement, et qu'on savait reprendre dans l'occasion. Don Pedro n'avait jusqu'alors répondu ni aux plats remercîmens, ni aux sottes grimaces, il se contenta de proférer, en quittant le bord, un *vaya usted con Dios* bien sec, et presque méprisant, tel qu'un fier Espagnol le donne aux personnes qui lui déplaisent et dont il est bien aise de se débarrasser.

Il faut avouer, me dit mon ami, quand nous fûmes seuls, que voilà un homme bien peu fait pour donner une idée avantageuse de la nation française. — Il n'est ni plus méchant, ni plus ridicule que tant d'autres. — Eh! comment sont-ils donc tous? Quoi, tous

seraient-ils capables de trahir ceux qui leur ont donné l'hospitalité, de voler les esclaves qu'on charge par bienveillance de les accompagner en route! — Est-ce que ce Français a volé des esclaves? — Philippe ne vous a donc pas dit? — Il m'a appris qu'on l'avait mis en prison, et je suis accouru. — Ce brave Philippe, quand il vous a vu porté à le sauver, il n'aura pas osé vous dire que ce misérable l'avait présenté au capitaine américain comme lui appartenant. — Serait-il possible? — Eh! croyez-vous que j'eusse consenti si promptement à l'élargir, si le capitaine, qu'on dit être un fort brave homme, et qui sans doute n'avait consenti à prendre Philippe sur son bord que pour aider celui qu'il en croyait le maître à sauver quelque chose de sa fortune, n'eût été

compromis avec la douane. Il a donné un peu d'argent aux employés, et l'affaire est étouffée. Vous-même, qui avez reçu chez vous un banni plusieurs jours après le terme fatal, n'auriez-vous pas été exposé aux soupçons, non pas de l'autorité, mais du peuple, dont l'irritation n'est pas amortie encore. On eût dit que vous êtes Français, sinon d'origine, du moins par le cœur.

Je ne pouvais revenir de l'étonnement où la conduite mieux connue de cet homme venait de me jeter. Eh bien! me dit don Pedro en interprétant mon silence, voulez-vous que je le remette entre quatre murs? — Non, répondis-je. Il faut bien dire ici comme vous : *Vaya con Dios.*

Je ne fis point connaître à Fleurette

ce qui s'était passé, ne voulant pas lui donner un motif d'estimer peu les blancs; mais je ne pus m'empêcher d'apprendre à Philippe combien son généreux silence m'avait pénétré d'admiration.

CHAPITRE IX.

ÉTAT DE L'ÎLE APRÈS L'EXPULSION DES FRANÇAIS.

Après ces jours d'orage où des hommes coupables d'imprudence, sinon de mauvaise volonté, eurent beaucoup à souffrir ou à craindre de la part d'un peuple irrité contre quelqu'un, soit présent, soit absent, la colonie jouit

d'une paix profonde. Ce n'est pas qu'un reste d'agitation ne se retrouvât dans les esprits; mais, au sein des villes, les pensées séditieuses ne se portaient point au-delà de quelques boutiques, dont on avait fait des manières de clubs, et de quelques groupes d'hommes de couleur, tant affranchis qu'esclaves, s'occupant aussi de politique dans leur coin; la rencontre de ces groupes avait au moins cet avantage qu'elle intimidait les blancs, et arrêtait en eux toute indiscrétion révolutionnaire. A la campagne, on ne songeait guères qu'aux travaux accoutumés et aux récoltes. Les bruits de l'Europe y trouvaient peu d'échos. Dans le chef-lieu du gouvernement, la liberté de la presse donnait plus d'activité encore à la satyre personnelle qu'à la discussion grave et trop souvent périlleuse

des intérêts sociaux. Les craintes du père Félix et des autres Espagnols dont le patriotisme était plein de sagesse, ne se réalisaient point, et la colonie, comme la métropole, offrait le phénomène d'un état en dissolution, où des idées démagogiques s'étaient introduites, sans y porter les troubles qu'elles traînent d'ordinaire à leur suite.

Il me semble qu'on peut assigner plusieurs causes à cette modération, toujours honorable, de quelque manière qu'elle ait été inspirée.

Dans la Péninsule, les idées de la révolution française s'étaient principalement offertes comme ennemies de l'homme qui les avait étouffées en France. Elles ne furent employées par les Espa-

gnols qu'à titre de menace, si l'on peut dire. D'ailleurs, l'attachement au souverain n'est peut-être pas en Espagne aussi factice qu'il paraît l'être en France, où, de tout temps, les hypocrisies politiques ont eu autant de cours que la monnaie qui les paie. D'autre part, la présence d'un ennemi puissant procurait à la métropole un avantage pareil à celui dont la colonie était redevable aux petits conventicules des noirs. Elle réprimait l'exagération des pensées, et ne portait les vœux du peuple que vers un grand besoin, celui d'affranchir le sol de la patrie. L'image des excès commis précédemment en France au nom de la liberté, servait de frein aux esprits actifs qui n'avaient pas encore abdiqué les idées d'honneur, et l'on semblait rechercher la plus belle des gloires, celle

d'obtenir une liberté qui ne fût point souillée.

La jalousie contre les classes supérieures n'est peut-être pas non plus aussi inquiète chez les Espagnols qu'elle l'était en France. Entre les grands et le peuple se forment en Espagne des liens de confréries, d'associations religieuses; en France, les deux extrêmes ne se rapprochèrent jamais que par la débauche, et la classe moyenne avec des mœurs plus honnêtes, ne se frottait guères aux grands que dans des vues d'intrigue ou avec les prétentions du bel esprit.

Il faut considérer aussi qu'une part très-large est accordée à la démocratie, ou, si l'on veut, à l'ambition des pe-

tites gens dans cette multitude de moines et de prêtres qui, des rangs les plus infimes de la société, peuvent s'élever plus haut que ne pouvaient le prétendre en France tous ces hommes désolés d'être nés avec rien, et qui, s'étant imbus de quelque savoir dans les écoles, ne parvenaient, avec beaucoup d'ambition, qu'à être toute leur vie des tracassiers de village.

Sur toutes choses, enfin, il faut reconnaître comme principe d'une modération si peu commune dans les actes au milieu d'une exagération assez forte dans les pensées, cet esprit de prudence qui distingue les Espagnols, et qu'il est impossible de ne pas apercevoir tout de suite dans leurs affaires de commerce, bien différens en cela d'autres nations

que caractérise une témérité peu d'accord avec les délicatesses de la conscience, et qui sans cesse courent sur un chemin glissant, où peuvent cheoir ensemble la fortune et l'honneur.

L'absence d'un grand nombre de Français industrieux, mais un peu turbulens, laissa un vide dans les grandes cultures; mais les planteurs de tabac reçurent un encouragement notable par la suppression des gênes qui fesaient la sécurité odieuse du monopole. L'abolition de la *factoria*, ou régie, fut un grand sujet d'allégresse pour les *vegueros*. Je reconnus bientôt, dans mon petit train d'affaires, une augmentation de produit. J'aurais pu, dès la troisième année, acheter deux ou trois esclaves, et accroître progressivement mes cul-

tures ; mais alors il m'aurait fallu abandonner mon Elysée où le terrain cultivable était fort resserré, quoiqu'excellent. D'ailleurs, il y avait en moi une grande répugnance à marchander mon semblable. Je préférais louer, dans l'occasion, un ou deux nègres pour aider Philippe dans ses travaux. Quant à mon argent, on m'avait indiqué une maison sure où je le plaçais, et qui, le plus souvent aussi, m'achetait mon tabac. Il y avait si peu de luxe dans notre ménage, qu'à la fin de l'année mes économies se trouvaient assez considérables ; et je m'étonnais moins des fortunes qu'on fait dans les colonies avec peu de moyens apparens et une industrie aussi bornée que pouvait l'être la mienne.

Ma fille grandissait, et chaque jour

semblait lui apporter le tribut d'une grâce nouvelle. On voyait se développer en sa personne ces formes légères et aériennes qui, dans l'enfance et la jeunesse, portent à l'âme de ceux qui les contemplent une sensation ineffable de mélancolie et de tendresse. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir plus de naïveté dans les manières, et dans tous les gestes, dans tous les mouvemens, un abandon plus doux. Je me surprenais quelquefois à pressentir l'impression que feraient un jour sur les étrangers son air et sa tournure. Le son de sa voix pénétrait jusqu'à l'âme, et, sans mettre à ses petites saillies aucun accent particulier, elle causait un remuement de cœur que nulle expression ne peut rendre. Assez grande déjà pour aider en quelque chose à sa mère, le

plaisir d'être utile la touchait beaucoup ; elle en prévoyait l'instant pour le saisir avec une avidité touchante, qu'il fallait souvent modérer.

Plus mes liens de famille étaient restreints, plus leur force était vive. Je ne voyais au monde que Philippe, Fleurette et ma fille, avec qui mon sang eût du rapport : je ne croyais pas, du moins, qu'il lui en restât avec d'autres êtres vivans; la famille que j'avais eue en Pologne ne vivait plus que dans mes souvenirs.

Ma fille commençait à nous suivre, Fleurette et moi, dans les petites courses que nous fesions autour de notre demeure. Nos conversations, au pied d'un grand arbre, ou de quelque rocher qui nous prêtait son ombre, n'étaient plus

seulement tendres, elles avaient pris quelque chose d'enfantin, à cause de la petite compagne que nous nous étions donnée; et, quand je me rappelle avec quel art infini nous savions diviser et multiplier nos pensées, jouant en quelque sorte avec elles comme un enfant avec ses poupées; je trouve toutes simples et naturelles ces interminables conversations d'amour où l'on ne dit jamais au fond que la même chose : les colloques d'un père, d'une mère, ont bien autant de vide dans les paroles, si ce n'est dans le cœur.

Mes deux amis de Jaruco venaient me voir aussi souvent que leurs occupations le permettaient. Je savais par eux quelque chose de ce qui se passait alors en Europe Si, en lisant au sein d'une

retraite profonde les aventures d'un voyageur ou les exploits d'un guerrier; si, en contemplant une tempête d'un lieu où elle ne peut nous atteindre, on est ému de je ne sais quel charme indéfinissable par le contraste qui se trouve entre notre position et le tableau offert à nos yeux ou à notre pensée, quels sentimens plus intimes encore de paix et de sécurité ne devaient-elles pas produire en moi ces grandes convulsions de l'Europe, racontées dans une modeste case, dans le vallon le plus écarté, et à une époque de ma vie où je croyais ne plus tenir au monde extérieur que par les deux bons amis qui me rendaient visite!

J'allais bien quelquefois à Jaruco, à Matanzas, et même à la Havane, pour

mes affaires; mais, quand je n'étais ni avec le père Félix, ni avec don Pedro, j'avais grande hâte de revenir dans ma solitude. Je ne pensais qu'à mon vallon, à mes grands arbres, à mes plantations, à mes foyers, tandis que j'étais dans les maisons de la ville, dans ses temples, au milieu de ses rues; mais jamais il ne m'arriva, étant une fois rentré dans ma case, de penser aux rues, aux riches boutiques, aux belles maisons, aux temples de la ville. Les années s'écoulaient pour moi dans cette tranquillité d'âme dont on ne sent bien tout le prix qu'après l'avoir à jamais perdue.

Fleurette aussi était devenue parfaitement calme; elle n'avait fait aucune connaissance dans le voisinage, et par conséquent ne se trouvait mêlée, soit

de gré, soit de force, dans aucun de ces inquiétans caquets, dans aucune de ces turbulentes parleries qui traversent et troublent quelquefois la vie la plus champêtre et la plus retirée. Quand nous allions à la messe dans les temps qui précédèrent la naissance de notre fille, on ne fesait d'attention à nous que pour louer en passant le bon air et la grâce de Fleurette, et pour ajouter peut-être tout bas que je devais être jaloux, puisque je lui avais défendu de parler au monde. Depuis, les vieilles femmes eurent coutume de faire beaucoup de caresses à notre enfant; nous y répondions le plus poliment qu'il était en notre pouvoir de le faire; mais aucune liaison ne se formait, et, sans prendre souci de ce qu'on pouvait dire ou penser sur notre compte, nous ne cessions pas

de nous plaire dans cet isolement domestique, la plus solide garantie de la paix et du bonheur qui soient ici-bas à la portée des hommes.

La succession des saisons marquait seule pour nous la fuite du temps. Nos grandes époques étaient quelque tempête ou un *sec* plus prolongé que de coutume ; mais, pour nos cœurs, il n'y avait ni *sec*, ni tempête ; c'était une tendresse calme que rien ne troublait, une sécurité d'amour qui paraissait, hélas! devoir être éternelle !

Au fond de cette solitude sauvage où mes malheurs m'ont jeté depuis, quand l'image de ce temps-là vient à m'apparaître séparée des jours affreux qui suivirent, il me semble que rien de plus

doux ne peut venir prendre place dans les souvenirs d'un mortel. Entouré des neiges de l'hiver, sous un ciel de plomb, l'oreille sans cesse frappée du sifflement aigu et monotone d'un vent glacial, et les yeux fixés sur des sapins lugubres qui s'élèvent sur les monts d'alentour comme sur d'immenses sépulchres, s'il m'arrive de retrouver dans ma pensée quelque tableau de ces belles scènes du tropique, pleines pour moi de vie, de paix et d'amour, avec ce ciel brillant et cette température si légère à supporter quand une fois on a passé par les épreuves du climat, je sens tout-à-coup se former comme un ruisseau de pensées et d'images délicieuses qui traverse mon âme et la rafraîchit. Les histoires fabuleuses de l'ancienne Arcadie me paraîtraient en comparaison bien moins agréa-

bles, si je laissais, comme au temps de ma jeunesse, mon esprit s'égarer dans les rêves de la poésie antique. Mais hélas! cette époque si obscure et si heureuse, ne fut pour moi qu'un sentier dans les larges vallées de l'existence. Bientôt je me réveille pour souffrir, et je me remets à croire que ma case, mon vallon, Fleurette, Marie et Philippe ne m'apparurent que dans un songe brillant et par une imposture de félicité, tant cette portion de ma vie ressemble peu aux temps antérieurs et à ceux qui sont venus ensuite. Ainsi le voyageur, entraîné au loin par ses devoirs ou ses affaires, passe quelquefois au milieu de sites enchanteurs dont il jouit en silence, mais avec vîtesse; content des impressions qui l'affectent en ce moment, il ne songe point à fatiguer de ses plaisirs la trompette de

la renommée; puis, long-temps après, quand il veut reprendre la trace des jours qui ne sont plus, il ne discerne qu'à grand'peine si ses yeux ont bien réellement vu, ou si son imagination a seule créé les lieux charmans qu'il se rappelle. Combien de fois encore me rappellerai-je ces beaux ombrages où nous venions nous asseoir auprès de ce ruisseau qui coulait avec un si doux murmure, alors que, sans nous occuper de ce qui se passait à notre droite ou à notre gauche, nous ne pensions pas même à ces mouvemens de l'Europe qui fesaient tant de bruit, à ces guerres, à ces factions qui déchiraient le monde chrétien et fesaient massacrer les hommes; alors que l'apparition de quelques fleurs, la maturité de quelques végétaux donnait à notre existenee les seules dates dont

nous eussions besoin, tandis qu'au-delà des mers, presqu'en chaque saison de l'année tombait un empire ou s'en élevait un autre, et que chaque jour s'y trouvait marqué par quelqu'une de ces sanglantes batailles qui, pour comble de misères, devaient à la fin n'avoir point de résultat. A la rapidité avec laquelle mes forces déclinent, je sens qu'ils ne reviendront plus guères ces souvenirs qui me transportent dans un monde aujourd'hui tout idéal pour moi; peut-être même n'aurai-je pas le temps d'achever ces pages où ma douleur cherche à se nourrir d'elle-même, seule existence qui me soit aujourd'hui permise. Quand un arbre, jeune encore, a été desséché par le soleil, que ses feuilles sont tombées et ne reviendront plus, il lui reste, avant de retourner à la terre qui l'en-

gendra, une action à subir qui n'est plus la vie, mais qui est encore du mouvement. Il faut qu'un ver rongeur successivement le détruise et l'amène à cet état de poussière où doit aboutir tout ce qui fut créé. Ainsi la douleur achève de détruire mon être ; ainsi mon cœur, privé de tout ce qui fut sa vie, se sent ronger et réduire à un souffle par le regret éternel qui s'est logé dans son sein.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME.

Pages.

Chapitre Ier. — Prise de possession de mon Elysée. — Descriptions. 1

Chap. II. — Particularités du caractère de Fleurette. — Détails sur l'île de Cuba. 22

Chap. III. — Charmes de la solitude. 46

Chap. IV. — Histoire du noir Philippe. 60

Chap. V. — Naissance de ma fille. 123

08-15

Chap. VI. Histoire des trois premières femmes d'Europe qui vinrent dans l'île de Cuba. 132

Chap. VII. — Digression sur l'Espagne et sur ses habitans. 222

Chap VIII. — Contre-coup de la guerre d'Espagne dans l'île de Cuba. — Dangers courus par les Français. — Leur expulsion. 235

Chap. IX. — Etat de l'île après l'expulsion des Français. 253

FIN DE LA TABLE.

E830
M415o
v.3

ON TROUVE CHEZ LES ÉDITEURS :

HISTOIRE DU PAPE ALEXANDRE VI ET DE CÉSAR BORGIA, par E.-M. Masse. In-8.°, prix : 7 fr.

LA LINGÈRE, par Alphonse Signol. 5 vol. in-12. 16 fr.

Sous Presse :

LE CHIFFONNIER, par Alphonse Signol. 6 vol. in-12. 20 fr.

LE COMMISSIONNAIRE, par le même. 4 vol. in-12. 14 fr.

BOURGES, IMPRIMERIE DE Vve. SOUCHOIS ET Ce.